

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1961

THESE

N°.....

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BOHET, NÉE BOUTEILLE JEANINE

Née le 28 Avril 1922, à Clermont (Oise)

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Ancienne Interne des Hôpitaux Psychiatriques de la Seine

Licenciée es-Lettres

Présentée et soutenue publiquement le 5 JUIN 1961

LÉON BLOY

ESSAI D'ÉTUDE PSYCHOBIOGRAPHIQUE

Président : Monsieur le Professeur DELAY

PARIS — 1961

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1961

THÈSE

N°.....

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BOHET, NÉE BOUTEILLE JEANINE

Née le 28 Avril 1922, à Clermont (Oise)

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Ancienne Interne des Hôpitaux Psychiâtriques de la Seine

Licenciée es-Lettres

Présentée et soutenue publiquement le 5 JUIN 1961

LÉON BLOY

ESSAI D'ÉTUDE PSYCHOBIOGRAPHIQUE

Président : Monsieur le Professeur DELAY

PARIS — 1961



A LA MEMOIRE DE MON PERE

A LA MEMOIRE DE MES FRERES,
ANDRE et CLAUDE BOUTEILLE

Morts pour la France

A MA MERE

A MON FRERE, LE DOCTEUR RENE BOUTEILLE,

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Dont la probité médicale me
servira toujours d'exemple.

A MON MARI, A MES ENFANTS

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MON MAITRE ET PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Jean DELAY

*Professeur de la clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale
à la Faculté de Médecine de Paris*

Membre de l'Académie Française

Membre de l'Académie de Médecine

Médecin des Hôpitaux de Paris

Directeur de l'Institut de Psychologie

Docteur ès Lettres

Commandeur de la Légion d'Honneur

Qui m'a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de
cette thèse.

En hommage reconnaissant.

A Monsieur Joseph BOLLERY

En témoignage d'admiration
et de gratitude.

Au Docteur M.-P. BENASSY

Au Colonel G. GROUSSARD

en souvenir reconnaissant de mes
études à Genève.

A MON MAITRE, A LA FACULTE DES LETTRES
DE CLERMONT-FERRAND (1941-1942)

Monsieur le Professeur D. LAGACHE

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX :

Externat des Hôpitaux de Paris :

Monsieur le Professeur BROCH

Monsieur le Docteur CELICE et Monsieur le Docteur PLAS

**Monsieur le Professeur HEUYER et Monsieur le Docteur LEBO-
VICI**

**Monsieur le Professeur MICHAUX et Monsieur le Docteur
GALLOT**

Monsieur le Docteur PERON

Monsieur le Professeur DAVID

**Monsieur le Professeur ALAJOUANINE et Monsieur le Professeur
CASTAIGNE**

Monsieur le Professeur DELAY et Monsieur le Docteur PICHOT

Internat des Hôpitaux Psychiatriques de la Seine :

Monsieur le Docteur DUBLINEAU

Monsieur le Docteur MISES

Monsieur le Docteur FOLLIN

Monsieur le Docteur MARTIMOR

Monsieur le Docteur MONTASSUT

Monsieur le Docteur GALLOT

Monsieur le Professeur DELAY et Monsieur le Docteur PICHOT

A MONSIEUR LE DOCTEUR LECONTE

A MES MAITRES DE L'INSTITUT DE PSYCHANALYSE DE PARIS

« Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires consiste principalement en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions et ne sont heureuses ou malheureuses que selon les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes, au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que bien qu'elles aient aussi des passions et même souvent des plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse et fait que leurs difficultés mêmes leur servent et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie. »

DESCARTES,

« Lettre à Elisabeth de Bohême » (18 mai 1645).

INTRODUCTION

SAINTE-BEUVE reconnaissait qu'une enquête médicale peut éclairer la critique littéraire. Quant aux auteurs d'études médico-psychologiques, ils furent tentés surtout par les écrivains et les artistes. Citons pour mémoire une suite de travaux (1906-1912) de la Faculté de Médecine de Lyon, concernant parmi d'autres, DOS-TOIEWSKY, G. De NERVAL, A. De MUSSET.

Des théoriciens, aussi dissemblables que JASPERS et FREUD, dont les enseignements sont les deux sources des divers courants de la psychopathologie contemporaine, ne dédaignèrent pas de telles investigations.

Le Professeur DELAY a consacré à André GIDE une étude d'un caractère définitif, mais dont l'originalité et l'aisance ne doivent pas cacher la valeur méthodologique. Si nous évoquons cet ouvrage magistral au seuil d'un travail aussi sommaire, c'est que nous croyons avoir été fidèle, du moins selon l'esprit, à une conception de la psychobiographie, ainsi définie dans sa préface : c'est « la mise en parallèle des événements de l'histoire (d'un écrivain) avec l'évolution de sa psychologie et la genèse de ses créations ».

La mise en parallèle que nous avons tentée de l'œuvre et de la vie de Léon BLOY est bien fragmentaire, mais nous espérons qu'elle donnera un aperçu de la fécondité des principes qui l'inspirent. Cet essai est très limité : les incidences sociologiques lui échappent et il se situe loin de toute réflexion esthétique, morale ou religieuse.

Sur le plan psychologique lui-même, nous avons seulement recherché quelles lignes de force donnent une trame commune à la vie et à l'œuvre de Léon BLOY, si intimement liées l'une à l'autre. Discernables dès l'enfance, se dessinant avec netteté au cours de la jeunesse, elles aboutissent à la grande crise douloureuse de la maturité, après laquelle fut écrite « *Le Désespéré* ». Cette étude se termine avec celle du roman qui rendit Léon BLOY célèbre à quarante ans : « C'est l'œuvre ou l'acte de l'individu qui nous révèle le secret de son conditionnement » (1).

(1) J.-P. SARTRE : « *Critique de la Raison Dialectique* ».

Les découvertes freudiennes ont, croyons-nous, le privilège d'avoir édifié quelques-uns de « ces points de vue d'où certains ensembles reçoivent une signification commune » (2). Aussi avons-nous souvent choisi leurs perspectives. Notre thèse repose sur l'analyse détaillée du « *Journal d'Enfance* » de Léon BLOY, en partie inédit, que l'extrême obligeance de Joseph BOLLERY nous a permis de consulter en son entier. Qu'il en soit bien vivement remercié.

L'examen d'une personnalité comme celle de Léon BLOY, si conscient de sa singularité, est de nature à laisser voir la texture psychopathologique de certaines particularités mentales.

(2) MERLEAU-PONTY : « *Structure du comportement* ».

L'ENFANCE A PÉRIGUEUX

La souche des BLOY était périgourdine. Jean BLOY, aïeul de l'écrivain, fils et petit-fils de boucher, lui-même tailleur à Périgueux, eut deux enfants : sa fille, Eugénie, infirme de naissance, resta célibataire et demeura au foyer de son frère ; son fils, Jean-Baptiste BLOY, le père de Léon, tint longtemps dans sa ville natale l'emploi de chef de bureau des Ponts et Chaussées.

Léon BLOY devait à sa mère Marie-Anne CARREAU « le ridicule romantique d'une ascendance espagnole ». Son grand-père maternel, Jean-Nicolas CARREAU, Lorrain d'origine, soldat de l'Empereur, avait épousé en Espagne Marie-Françoise VIGNON, née à Saragosse d'un père français. Deux ans après Waterloo, J.-N. CARREAU se rengagea comme maître cordonnier ; en 1838, il se retire à Périgueux dans une belle maison qu'il s'est fait construire. « Papa Carreau », l'ancien grognard, raconte de passionnantes histoires et les images qu'il montre à son petit-fils auront gardé pour lui, cinquante ans plus tard leur charme prestigieux, ainsi qu'en témoigne le journal de l'écrivain (juillet 1904) : « Pour engourdir mes peines dans le plus beau de tous les rêves, lecture du Napoléon de Nervins dont les sublimes illustrations par RAFFET ont tant exalté ma triste enfance ».

Lorsqu'il se marie, J.-B. BLOY approche de trente ans, sa femme est un peu plus jeune que lui ; le couple vit quelque temps chez les parents de celui-ci, qui se hâte d'accéder à la propriété. Ajoutant à la dot de sa femme le montant de ses économies, il acquiert le « Fenestreau », vaste demeure bâtie à l'écart de la ville. Une maison attenante loge le métayer.

De cette union allaient naître sept garçons. Le second, Léon, naquit le 11 juillet 1846, 21 mois après Paul, et 26 mois avant Georges.

Bien plus tard, il rappelait à son père comment le jour de sa fête : « dans ses petites mains qui tremblent de l'importance de la mission, le plus jeune de nous tous qui fut moi deux ans, allait gravement offrir le bouquet d'honneur ». Georges céda cette place privilégiée à Marc en 1850. Vinrent ensuite Henry, en 1854, Albert en 1856, Jules en 1860.

Léon BLOY passa ses premières années au « Fenestreau ». En 1911, âgé, il se désole ainsi en revoyant l'ancien domaine paternel :

« Plus un de ces chers arbres que je connaissais tous, que j'appelaient par leur nom amoureux, chacun d'eux ayant été pour quelque chose dans les premières empreintes de mon âme » (1).

Il aimait toujours les forêts « et je préfère tellement les hautes futaies à tous les aspects de la montagne ou de la mer. Je suis un sylvestre » (2).

« La mer, c'est très beau, mais je ne sais pourquoi, je sens en elle comme un ennemi qui veut m'engloutir » (3).

Adolescent, Léon BLOY fit un portrait de sa mère ; il dessina un visage carré, froid, sévère. Pourtant, Marie-Anne BLOY, élevée dans un couvent, y avait connu des « extases et des ravissements », elle en fit confidence à son fils. Elle donna à ses cinq premiers nés le prénom de Marie « leur vraie mère ». Elle avait offert le sacrifice de sa santé pour obtenir la conversion de celui de ses enfants qui en avait le plus grand besoin. Léon BLOY le savait. Il en fut d'autant plus frappé que, jeune encore, elle devint impotente ; une paraplégie dont les premiers signes se manifestèrent peu après la naissance de son dernier enfant, semble avoir été s'aggravant jusqu'à sa mort.

Ces extraits d'une lettre inédite qu'elle envoya à son fils Georges peu après la mort de son mari montrent à quel point elle plaçait tous ses espoirs dans l'au-delà : « Mon bon Georges, laisse-moi te dire... combien je voudrais que tu sois heureux en ce monde mais surtout en l'autre, car là, mon bien-aimé, est notre véritable patrie et nous ne sommes qu'en passant ici-bas. Poursuis-tu toujours ce mirage de fortune qui t'éblouit et qui toujours t'échappe ? Le temps de notre vie est si court et l'éternité est si longue, acquérons des richesses pour ce temps qui ne finira jamais... Adieu, je t'embrasse et au revoir si ce n'est ici bas, là-haut, au ciel avec Dieu et Marie ».

Ce ton édifiant est celui de presque toutes les lettres connues de Madame J.-B. BLOY ; l'accent deviendra cornélien pendant la guerre de 1870 :

« Mon cher enfant, vous êtes cinq de mes fils devant l'ennemi. Eh ! bien ! je me consolerais plus facilement de votre mort que de l'abaissement et de la honte de notre patrie ».

Quand elle reprend les termes d'une lettre que Léon enfant écrit à son aîné, elle apparaît à travers ses retouches, fine, intuitive, attentive à tout ce qui risque de rembrunir le destinataire.

(1) *Le Pèlerin de l'absolu* (7-10-1911).

(2) *L'Invendable* (5-9-1906).

(3) Propos rapporté par R. MARTINEAU.

J.-B. BLOY était loin de partager les croyances de sa femme. S'il lui arrivait d'aller à l'église, c'était pour y entendre jouer les orgues. Areligieux, anticlérical, quoique non athée, épris d'idées de liberté et de progrès, franc-maçon, il réalise le type même de l'homme que J.-P. SARTRE appelle le « petit bourgeois intellectuel de la fin du siècle dernier, fils de la Révolution ». Il tolérait pourtant que sa femme pratiquât et avait admis le principe de l'éducation religieuse pour ses fils. « Il n'aime pas, rappelait son épouse dans une lettre à Léon, les discussions surtout quand elles sentent la passion et sont d'une certaine nature ».

La divergence de leurs convictions entretenait sans doute entre les époux une secrète désharmonie, mais non la discorde. Madame BLOY respectait l'autorité de son mari, maître au foyer. Dès que ses fils grandissaient, elle les abandonnait, non sans regret peut-être, à sa vigilance fêrule. « Ce fut la méthode paternelle d'éducation qui prévalut », écrit Joseph BOLLERY, qui souligne « l'étiquette implacable qui interdisait toutes familiarité excessive entre parents et enfants ». La mère de Léon BLOY l'appelait l'ainé de son espérance, mais il semble bien qu'une confiante intimité ne les ait jamais rapprochés. Comme tous ses frères, il tutoyait son père, mais disait « vous » à sa mère et à la tante Eugénie.

Sa tristesse avait très tôt attiré l'attention, comme nous l'apprend cette lettre de l'écrivain à Maurice ROLLINAT (1882) :

« Le fond de votre lettre, c'est que rien ne vous contente de ce qui charme ou pacifie les autres hommes. A qui le dites-vous ? Lorsque je vous entendis pour la première fois, je sentis une émotion que j'ai vainement essayé de raconter et dont l'exacte traduction littéraire serait peut-être ridicule à force d'in vraisemblance. Moi, le Mélancolique de naissance, le Mélancolique au berceau, qui, au témoignage de ma mère, n'ai jamais poussé un seul de ces cris dont les petits enfants remplissent la maison et qu'on retrouvait après de longues heures, dans un coin sombre, noyé de grandes larmes silencieuses dont on ne savait pas la cause, moi qui ai traversé toute l'enfance dans une brume de ces mêmes larmes...

Je me sentis soudainement traversé par le sentiment infaillible d'une fraternité psychologique dont le premier mouvement me portait à vous chérir de toutes les forces de mon cœur...

Votre clameur navrée vibrait au travers de mes plus lointains souvenirs d'enfance et semblait s'enfoncer dans des ténèbres antérieures à tout souvenir, à toute conscience précise ou vague de ma personnalité ».

Léon BLOY ne parlait pas volontiers de son enfance. Il écrivit à sa femme, peu après leur mariage :

« Je suis le deuxième d'une famille de sept garçons et j'ai été, tu le sais, un enfant horriblement malheureux, moins à cause de la dureté systématique de mes parents que je prie Dieu de bénir dans son éternité, qu'à cause de mon exceptionnelle nature qui me rendait inapte à l'acceptation des nécessités ordinaires. J'ai souffert pendant dix ans comme un très jeune damné des hurlements de mes frères dont je souffrais à la façon de Joseph de n'être pas adoré ».

Léon BLOY paraît avoir découvert dès l'enfance « le moyen de puiser dans le malheur quelque chose qui remplace la joie » (1). Ce passage d'une « Lettre à la Fiancée » nous fait pressentir ce qu'il entraînait de colère dans son goût précoce pour la souffrance :

« Je me rappelle qu'étant un enfant, un tout petit garçon, j'ai souvent refusé avec indignation, avec révolte, de prendre part à des jeux, à des plaisirs, dont l'idée seule m'enivrait de joie, parce que je trouvais plus noble de souffrir et de me faire souffrir moi-même en y renonçant »...

« J'aimais instinctivement le malheur, je voulais être malheureux. Remarque bien, mon amie, que cela se passait en dehors de tout calcul, de tout concept religieux. Ma nature seule agissait obscurément ».

Les Frères des Ecoles Chrétiennes apprirent à Léon BLOY à former les belles lettres régulières que toute sa vie il aura plaisir à tracer. Puis, il entra au lycée et « *Le Désespéré* » nous donne ce récit que semble inspirer directement le souvenir d'une douloureuse expérience :

« ...ce fut un enfer. Hébété déjà par la crainte, méprisé des autres enfants dont la turbulence me faisait horreur, bafoué par d'ignobles cuistres qui m'offraient en risée à mes camarades, puni sans relâche et battu de toutes mains, je finis par tomber dans un taciturne dégoût de vivre qui me fit ressembler à un jeune idiot...

« Un jour, cependant, je me révoltai, la malice de mes condisciples ayant dépassé je ne sais plus quelles bornes. Je dérobai un couteau de réfectoire heureusement inoffensif, et m'élançai, après une bravade emphatique, sur un groupe de quarante jeunes drôles dont je blessai deux ou trois. Mon couteau avait fait peu de mal, à peine quelques écorchures, mais mon père dut me retirer de l'abrutissant séjour ».

Déjà, dans une lettre de 1874, Léon BLOY avait mentionné cet épisode :

(1) NACHT : « *Le Masochisme* ».

« J'ai fait de très pauvres études. Mon malheureux père a été obligé de me retirer du collège de fort bonne heure parce que je donnais des coups de couteau à mes petits camarades, indice d'un naturel charmant ».

Léon quitte le lycée en quatrième. Son père prend alors la direction de ses études ; chaque matin, il l'emmène avec Georges dans son bureau de l'Administration des Ponts et Chaussées.

Au jour le jour, Léon relatera ses nouvelles activités, probablement sur le conseil de son père qui lui donnait encore en 1866 ces quelques directives entâchées de « perfectionnisme » :

« Ton journal peut te rendre les plus grands services : outre l'habitude d'écrire qu'il te donnera, il t'habituera à penser, à coordonner tes idées ; qu'il soit surtout un mentor au sujet des devoirs que tu as à accomplir envers toi-même, quant à ton corps (santé, propreté), quant à ton âme (pureté, noblesse), quant à tes habitudes (dignité, décence), quant à ton chef (dévouement, politesse), quant à tes amis (déférence, affection), quant à ton avenir (travail assidu, constance), quant à tes parents (confiance absolue, amour) ».

LE JOURNAL D'ENFANCE

Le « *Journal d'Enfance* », plusieurs fois interrompu, fut écrit de 1861 à 1866. Cet extraordinaire document psychologique, s'étendant sur cinq années, jette une vive lumière sur l'adolescence du grand écrivain.

En ce jour de l'an 1861, c'est avec plaisir qu'un jeune garçon inaugure son Journal sur un imposant registre noir. Avant tout, il note la proximité de ses quatorze ans et six mois. Enfin, les hommes commencent à le reconnaître comme un des leurs : « Monsieur BOUS-QUEL m'a tendu la main, ce qui m'a fait plaisir ». Bien des menus faits nous seront ainsi fidèlement rapportés, mais nous n'aurons pas souvent, comme ici, communication même brève d'une impression ressentie. De nombreux lecteurs de ce Journal l'ont trouvé ennuyeux, terne, ne laissant aucunement présager l'opulent styliste du *Désespéré*. Certes, le travail d'une vie sépare ces phrases malhabiles de celles du « Vieux de la Montagne ». Mais leur raideur concédée, reste l'agrément d'une sobriété concise propice à une sorte d'humour léger, à peine sensible. On remarque une certaine recherche syntaxique, et souvent le choix judicieux, étonnamment sûr, des mots.

L'incontestable monotonie de ce Journal semble relever beaucoup moins de l'insuffisance des acquisitions scolaires que d'une répression affective particulièrement intense, aucun sentiment n'y trouvant sa libre expression. On est frappé dans les rédactions de 1861 à 1862 par la prévalence persistante d'une pensée concrète. M. J. LORY (1) en vient à écrire : « que le développement intellectuel ne semble guère avancé », le témoignage de ces pages allant jusqu'à lui paraître comme « accablant ».

C'est que Léon s'en tient prudemment à l'énoncé des faits, il est avare de tout commentaire. Cherche-t-il à décevoir une possible indiscrétion ? On a plutôt l'impression qu'il s'interdit de juger. Par ailleurs, la spéculation abstraite semble encore assez loin de ses possibilités ; enfin, nous chercherions vainement dans le « *Journal d'Enfance* » l'émergence originale propre aux journaux intimes des adolescents.

(1) Dans sa thèse complémentaire sur l'enfance de BLOY.

Au long de ces pages, où pourtant il n'est à peu près question que de lui, jamais il ne s'épanche, jamais il ne se laisse aller à la rêverie. On pourrait le croire dénué de sensibilité s'il n'était bouleversé par des émotions de plus en plus violentes, consignées dans son *Journal* comme les autres événements. « Il existe, écrivait JONES, une corrélation étroite entre l'inhibition et les élans émotionnels si caractéristiques de ces deux périodes de la vie (première enfance et adolescence) et il y a des raisons de croire que l'émotion elle-même résulte de l'inhibition des pulsions instinctives ».

La violence du lycéen s'est bientôt assoupie. Léon résiste aux provocations de son frère Georges. Se laisse-t-il aller à tourmenter un peu le chat de la maison : « ... comme je n'ai trouvé ni papa ni maman, je suis monté et je me suis mis à lire au soleil tout en m'amusant avec le chat que je retenais sur la fenêtre de la tante », la nuit suivante, un rêve effrayant agite son sommeil : « ... je me rappelle confusément un chien que je maltraçais se changeant tout à coup en un cochon couvert de boue et les yeux tachés de sang, prêt à s'élancer sur moi et moi incapable de me mouvoir ».

Le soir, Léon souhaiterait la chaude présence d'un petit animal, mais son invite est maladroite : « ... avant de me mettre au lit, j'ai eu la patience d'attendre pendant près d'un quart d'heure à genoux auprès de la porte entrebaillée que le chat passe afin de lui mettre le grappin dessus, car j'aime avoir les chats sur mon lit la nuit, mais je n'ai pas réussi ».

Dans son *Journal*, Léon ne se départit jamais d'une grande dignité de ton, mais quand il raconte les désagréments de la vie de famille, que ce soit Georges qui ait fait des siennes dans la cantine, ou Henry qui, à table, se soit pleinement oublié, il ne manque pas d'appeler les choses par leur nom. A propos du reproche de scatologie adressé si souvent à l'écrivain par ses contemporains, voici ce qu'écrivit son ami René MARTINEAU :

« C'est la moins fausse et la moins bête des accusations portées contre lui, non pas qu'il eût été essentiellement scatologue et qu'il ait borné sa manière de plaisanter à ce genre unique, mais il est certain qu'il manquait rarement l'occasion de s'exprimer sur ce sujet alors même qu'il eût dû plutôt se contraindre ».

De cette particularité, nous rapprocherons d'autres traits rattachés par les analystes au caractère « anal » ; et tout d'abord « le goût pour ces tâches ennuyeuses qui font partie d'une habitude prise, ou d'une routine qu'on s'impose, la rédaction d'un rapport journalier » (JONES). Le « *Journal d'Enfance* » est précis, régulier, « scrupuleusement conforme ».

Déjà calligraphe, Léon BLOY passera maître en l'art oublié de l'enluminure. A 19 ans, il faillit se consacrer entièrement à la peinture.

Les tendances obsessionnelles de l'écrivain s'accroissent dans sa vieillesse, si l'on en croit René MARTINEAU, au sujet « de l'invariabilité dans les petits détails de la vie ordinaire qu'il ne fallait pas contrarier sous peine de le désoler ou de lui déplaire... ». Il était devenu un collectionneur singulier : collectionneur d'injustices, il les choisit parmi celles que moissonnent pour lui de zélés correspondants, avec une intuition très sûre de ses réprobations, puis les transcrit avec indignation dans son Journal.

Sous ses dehors uniformes, et malgré sa sécheresse de ton, le « *Journal d'Enfance* » est riche d'enseignements. D'emblée, apparaissent à l'évidence les liens puissants, étroits, qui unissent Léon à son père, dont la très autoritaire personne se profile à chaque instant.

Cet homme d'ordre veille à la bonne observance d'un emploi du temps partagé entre beaucoup de dessin et un peu de piano. L'exceptionnelle distraction est encore l'occasion d'un exercice utile et le « compte rendu » devra suivre de près la sortie au théâtre. Un beau jour, M. BLOY s'avise de proposer « une foule de petits exercices gymnastiques pour la chambre » : aussi bien leur absence au programme commençait-elle à intriguer. Léon ne rechigne aucunement ; imperturbable, il transcrit le sempiternel déroulement de ses occupations ; et l'on doute qu'il puisse jamais songer à opposer l'incompressibilité des heures à l'inquiétante progression des exigences paternelles.

Avec flegme, Léon constate la résistance opposée par son père à toute tentative de le faire changer d'avis :

« Papa m'a montré plusieurs positions (d'un modèle à dessiner) qui n'étaient pas jolies et qui ne me convenaient pas du tout, mais je n'ai pu lui faire partager ma manière de voir ».

Malgré un grand désir de contenter ce père farouche, il faut souvent se résigner à l'insuccès :

« Papa n'a pas paru satisfait, ce qui était peu encourageant... Papa a complété les éloges de ce matin, j'en ai pris mon parti... ». Léon a écouté sagement « un exposé sur la nécessité du travail, car c'est le sujet favori de Papa », mais il se plaint un peu d'avoir dû endurer « un sermon de Papa sur le bien-être qui résulte de l'exactitude ».

Rarement, M. BLOY se laisse abuser : « cependant, comme c'était facile, j'ai pu achever la jambe gauche, ce qui a donné tout de suite une apparence d'avance qui a satisfait Papa ». A la longue, perce l'intonation ironique : « Après souper, le calcul mental est venu charmer, sous la direction de Papa, nos loisirs »,

La rigidité de J.-B. BLOY ne le préservait pas d'impétueux emportements : il n'est pas rare que Léon doive assister à « une correction infligée à Georges par Papa, car Georges ne fait pas grand-chose de bon ». Léon n'est d'ailleurs pas loin d'approuver ces violences dont il n'est pas l'objet d'élection.

Le caractère de Georges ayant tôt fait d'impatienter l'employé du bureau où ils travaillent (1), Léon écrit à Paul, leur aîné :

« Georges est passé maître dans l'art de recevoir des calottes ». Le « *Journal d'Enfance* » nous apprend qu'il savait surtout attirer les coups de cravache de son père, qui disposait encore de quelques compléments pour les plus jeunes : « Marc faisait de l'écriture en pleurnichant, car Papa le menait avec la cravache ».

Et pourtant, Léon paraît plus subjugué que terrorisé : les faits et gestes de son père captivent toute son attention, il prend acte de ses conversations, mesure le temps qu'il accorde à ses visiteurs. M. BLOY, comme son épouse, met en ce fils toutes ses espérances :

« En montant du bureau, Papa et moi nous avons bâti des châteaux en Espagne à propos de musique et de dessin ».

Madame BLOY apparaît peu dans le « *Journal d'Enfance* » ; Léon mentionne en passant que sa mère l'a envoyé se débarbouiller ou cirer ses souliers.

Pour sa part, il souhaiterait un peu moins de dévotion :

« Maman m'a fait lire pour tout le monde dans une espèce de grand catéchisme l'explication de la Semaine Sainte, ce qui ne m'amuse guère » ; « Maman est venue nous dire que... il fallait aller à Vêpres, ce qui m'a presque mis en colère ».

Un peu de diplomatie est parfois utile : « Je suis arrivé après le souper, mais j'ai dit tout simplement à Maman pour la mettre de bonne humeur que j'étais allé aux Capucins et je l'ai amenée sur le chapitre de la piété, et, de cette façon, j'ai réussi et elle m'a permis de sortir... ».

On peut aussi faire l'Eglise buissonnière :

« Ce matin, au lieu d'aller à la messe de sept heures, comme on le croyait, j'ai pris la Muette de Portici, un petit ouvrage que Paul avait autrefois acheté, et je l'ai lu en me promenant au bord de la rivière au delà du pont des Barris, je suis revenu à la maison quand j'ai jugé que la messe devait être dite ».

(1) Georges, comme Léon, n'était pas resté longtemps au lycée.

Une dolente apathie s'est emparée de Madame BLOY : « Les cris du petit Jules qu'il faut bercer lui donnent mal de tête et les maladies de la servante la contrarient fort ». Sans doute trouve-t-elle un refuge contre la tyrannie de son mari dans cette nonchalante langueur qui la tient éloignée de ses enfants : « Maman, elle, n'a pas déjeuné avec nous... elle est restée au lit car elle est souffrante comme toujours » écrit Léon, dévoilant à peine une secrète nostalgie.

C'est dans un rêve plein d'angoisse qu'apparaît sans déguisement la haine vengeresse que Léon doit refouler :

7 avril 1862 : « Ce matin, je me suis levé assez tard car j'ai été fort triste pendant une heure à peu près, car j'avais eu un cauchemar terrible, je me figurais dans mon rêve avoir étouffé mon pauvre frère Jules et je croyais sentir ses pauvres petites mains suppliantes qui s'accrochaient convulsivement à moi dans les derniers tourments de son agonie, puis par un prompt retour de pitié je le sortais tout à coup du tas de cendres sous lequel je l'avais enfoui et par mille moyens je cherchais à le ranimer mais je voyais peu à peu ses lèvres bleuir et ses yeux se ternir, je me sentais fou ».

Un post-scriptum précise les circonstances du rêve :

« Henry depuis quelques jours est malade, quoique ce ne soit pas très grave, mais Maman craint toujours que Jules n'attrape la même chose ».

La nuit suivante, Léon fait un autre rêve :

« Ce matin, je me suis réveillé à mon grand désappointement car je faisais un rêve bien agréable, je rêvais l'arrivée de Paul. Ce pauvre Paul, il me tarde bien qu'il revienne, son absence commence à me paraître longue ».

Paul avait quitté la maison deux mois auparavant et Léon avait pleuré « comme une femme » en se séparant de lui. Le lendemain de ce départ, il avait trouvé une petite consolation :

« Je suis descendu avec le grand paletot de Paul que je mettrai désormais pour rester ici ».

Paul s'éloignera bientôt définitivement du foyer familial, laissant à Léon une place d'ainé qu'il prendra fort à cœur, tâchant de raisonner l'impossible Georges, instruisant ses frères. Mais, déjà, Léon regrette la présence de son aîné qui lui ouvrirait la voie de l'émancipation en l'emmenant fumer le cigare au bord de l'Isle.

Léon est le préféré de la tante Eugénie. Disgraciée physiquement, active et dévouée, elle aussi exerce une surveillance pointilleuse qui fâcherait « presque » son neveu :

« J'ai presque eu de gros mots avec la tante car je lisais « *Gil Blas* » pour passer le temps quand la tante m'a défendu de lire, ce qui me mit presque en colère ». Il n'est d'ailleurs pas dépourvu d'indulgence pour les anomalies de sa tante : « Nous avons accompagné la tante à Fenestreau ; cette pauvre fille, vu son grand âge (1) et son infirmité, se figure toujours qu'on rit d'elle et parce qu'il n'était échappé ce soir quelques rires sur un tout autre sujet, elle s'est appropriée ça sans doute car elle m'a fait la mine pendant tout le trajet ».

Les deux figures féminines de la famille ne manquaient pas d'austérité et remarquons la présence au foyer des BLOY « de ce membre fort négligé du groupe familial, la tante vieille fille », symbole de la Vierge Mère. (2).

Léon ne regrette pas ses camarades du lycée, mais il se lie d'amitié avec le petit Antonin MARGAT, enfant malade et triste qui meurt bientôt de tuberculose.

Un peu plus tard, au début de l'année 1862, avec un nommé Philippe GRETILLAT, voici les premières évasions du dimanche :

« Nous sommes tous les deux montés au grenier, et là, enchantés de la beauté du paysage que nous apercevions, nous sommes redescendus, nous avons cherché et trouvé du fusain et du papier et nous nous sommes mis couchés à plat ventre devant la lucarne à le dessiner. Nous avons assez mal réussi, mais si l'on tient compte de l'incommodité de la position, du plaisir que nous y avons trouvé, c'était charmant ».

Paul, avant de quitter Périgueux, avait élu un tendre objet qu'il rêvait d'épouser un jour. Marguerite RENAL (l'orthographe correcte est REYNAL, mais à cette époque, L. B... écrit les noms propres avec beaucoup de fantaisie) était aussi la marraine du petit Marc et souvent son frère Léon le menait chez elle prendre ses leçons de piano. Parfois, l'adolescent s'attarde, rencontrant là d'autres jeunes filles, dont il s'empresse d'estimer les attraits :

« Chez Madame RENAL, il y avait une jeune fille avec sa mère... la fille d'une laideur épouvantable ». D'une demoiselle plus jolie, Léon est sur le point de tomber amoureux : « Je trouvai chez Madame RENAL, Marguerite et Mademoiselle DOCHE, j'aime beaucoup cette jeune fille, aussi sa présence m'a-t-elle été souverainement agréable »... « Mademoiselle DOCHE est toujours chez Madame RENAL, elle me paraît tous les jours plus gentille, est-ce une erreur

(1) La tante Eugénie n'avait que 53 ans en 1862.

(2) ...

de mes sens abusés, le fait est que je serais presque disposé à l'aimer ». Disposition bien fugitive, il ne sera plus question de jeune fille dans la vie de Léon BLOY avant longtemps.

Léon est plutôt timide, peu sûr de lui ; qu'un visiteur s'intéresse à sa production, « Monsieur GANDEL a regardé curieusement ma Smala, ce qui a achevé de me mettre dans l'embarras », et le voici ébranlé jusqu'au lendemain :

« J'ai regardé pendant un quart d'heure ma Smala comme pour analyser toutes les sottises que j'avais faites la veille et déjà le découragement me gagnant, j'allais laisser là ce beau dessin inachevé ».

Cette vulnérabilité inquiète s'est muée un an plus tard en une orgueilleuse susceptibilité :

« Une Madame LABAT... a dit quelque chose qui me pèse encore au cœur. On lui montra ma Vierge et on lui dit mon âge, elle répondit assez niaisement qu'elle avait un neuvé (sic) de cet âge qui faisait de très jolis tableaux, j'avoue que je fus vexé, ce sentiment que j'avais que tout le monde ne s'inclinait pas devant mes œuvres me froissa singulièrement ».

Dans le Journal des premiers mois de 1862, on voit apparaître quelques indices d'un changement chez Léon : soumis, il l'est encore, mais il remarque sans déplaisir que Georges ne s'est pas laissé abattre par la peine infâmante récoltée pour avoir gratté ses notes : « Papa lui a fait sur-le-champ un écriteau sur lequel il était menteur et paresseux. Il l'a ainsi conduit en classe ; cependant, ce soir à cinq heures, celui-ci est revenu aussi sagement que d'habitude, son écriteau sur le dos, cette punition ne lui a pas fait grande impression ».

Lui-même tend à s'accorder un peu de bon temps : « Après le déjeuner, j'ai flâné un peu dans la chambre bleue au lieu de me hâter à me laver et m'habiller de manière que j'ai reçu un poil de Papa pour mon peu d'ardeur ». Il utilise les moments propices : « Ce soir, nous avons pu dire un grand nombre de bêtises avec Monsieur RIEUPEROU, car Papa s'est absenté pendant près d'une heure » ; et il ose écrire que « les petits calques des plans parcellaires commencent à l'embêter furieusement ».

Il s'aperçoit que sur le chemin poussent de jolies fleurs, d'ailleurs peu faciles à « apprivoiser » :

« J'ai été déraciner une fleur que j'avais admirée hier, une toute petite fleur bleue charmante, je l'ai portée en ville dans un morceau de papier, mais elle n'a pu réussir dans la terrine où je l'ai mise ; au contraire, j'ai été obligé de la jeter vers midi ».

Il arrive que le père offre au fils avec un peu de détente l'occasion d'une franche rivalité : « Après le souper, Papa m'a fait jouer deux parties de dames avec lui, il veut m'apprendre, dit-il, je lui en ai gagné une... ».

Mais l'aveuglement d'une routinière discipline exaspère Léon : « J'étais gai aujourd'hui, aussi j'ai beaucoup amusé Marguerite. De retour à la maison, j'ai trouvé Paul : qu'on juge de ma joie, mais Papa n'a pas tardé à aller au bureau et par conséquent à nous y conduire. J'étais vexé, la gaieté que j'avais fit place à un état d'esprit qui ressemblait à du désespoir. Vers deux heures, je souffrais nettement, j'ai même pleuré de rage, c'est un mal qui ne connaît aucune cause et qui me prend de temps en temps ».

Les peines de l'adolescent prennent bientôt une autre forme :

« A propos de poésie, depuis deux jours, je ne sais pourquoi ce violent désir de devenir poète que j'avais autrefois m'a repris, c'est au point que j'en souffre ».

6 février 1862 : « Je dois dire que depuis quelques jours, et particulièrement aujourd'hui, je suis tourmenté de ce désir de gloire et de poésie, qui devient pour moi quelquefois un supplice, une torture atroce ; enfin, attendons ».

17 février 1862 : « J'ai de bons motifs de peine, cet affreux mal que j'appelle l'Ambition m'a repris de plus fort depuis hier et me fait comme toujours tourner devant les yeux son infernale médaille tour à tour noire et éclatante, la Poésie, voilà mon rêve »...

De plus en plus, Léon s'adonne à la lecture, son père lui a conseillé BOSSUET, mais il préfère Eugène SUE.

Il n'est pas indifférent de préciser quels événements précédèrent le premier essai littéraire.

Les premiers jours de février 1862, M. BLOY tombe malade. Sa vue paraît gravement menacée. La tante Eugénie pleure. On décide de consulter à Paris un spécialiste et l'on projette de faire venir Paul qui servira de guide. Finalement, c'est à Léon qu'échoit cette mission. Par sens des convenances, il ne montre pas sa joie et c'est bientôt le départ. Léon ne tarde pas à se féliciter de sa présence d'esprit :

« Nous faillîmes perdre de vue notre wagon, fort heureusement j'aperçus l'opération, sans cela le train serait parti sans nous ; j'entraînai Papa qui n'y voyait pas et nous nous mîmes tranquillement dans notre cher compartiment ». Il faut bien souffrir les importuns : « Nous n'étions plus, hélas, seul (sic), nous avions pour compagnon. Papa et moi, un vieil imbécile qui passa la moitié du temps à ronfler et l'autre à parler avec Papa de l'avantage incontestable des chemins de fer en Amérique... ».

Et, comme une contrariété en appelle une autre :

« Et moi, j'eus de plus pour mon compte un intolérable besoin du numéro 100 qui me tint pendant une grande partie du voyage d'Orléans à Paris, qui est de trois heures, et qui disparut à mon arrivée à la gare de cette dernière ville ».

L'oculiste fut rassurant et l'équipée se termina heureusement par un prompt retour à Périgueux.

D'autres indispositions affectent passagèrement le père de Léon :

« Papa a passé la matinée à la maison selon l'invitation de Maman qui l'avait fait purger » ; mais il retrouve vite sa forme :

« Ce matin, Maman est venue nous réveiller de bonne heure. Nous avions bien entendu dire vaguement que Papa viendrait nous faire lever mais nous n'y attachions aucune importance, aussi avons-nous été fort contrariés sinon étonnés quand Papa est monté : nous étions en chemise, il s'est aussitôt mis en fureur et est descendu chercher la cravache : je n'ai fait qu'un bond, j'ai passé ma culotte et je me suis réfugié dans la chambre bleue où j'ai commencé à me laver »...

« Quand Papa est remonté, il a cogné Georges et ne m'a même pas touché (...). Comme Marie est allée hier chez elle, j'ai fait le lit d'Henry et le mien pendant que Georges cirait les souliers de Papa et les siens, et faisait son lit. J'ai ensuite ciré les miens, tout cela suivant l'ordre de Papa qui, à ce qu'il paraît, a diablement changé... Jusqu'à l'heure du bureau, j'ai étudié le piano, à huit heures, nous sommes allés au bureau tous ensemble car Papa trouve s'être assez soigné...

« Georges avec son éternelle manie de taquiner, se trouvant prêt à sortir pour aller aux lieux, s'amusait à me montrer le pied, ce qui équivalait à la menace d'un coup au derrière, ce qui lui était déjà arrivé plusieurs fois en pareil cas. Je me trouvais de très mauvaise humeur, je lui tombe dessus... ». Les plaisanteries de Georges sont aussi malséantes qu'inopportunes : ce sera décidément un mauvais jour pour lui, Léon s'identifiant promptement à ce père regaillard.

« Papa était chez les dessinateurs, il accourt au bruit, se fait expliquer tant bien que mal le différend et enfin finit par nous dire qu'il nous rossera gentiment ce soir... Je ne pouvais pas parler tant le chagrin me suffoquait, tous les dessinateurs savaient déjà ce qui s'était passé et avec cela la perspective des coups de cravache, punition bien honteuse pour moi ; moi qui aspirais tant à la poésie »...

Et le soir :

« Papa qui avait changé d'avis m'a fait prendre l'engagement quoiqu'il arrive de ne jamais frapper Georges ; il avait renoncé aux coups de cravache, ce qui m'allait... ».

Léon, après avoir vu son père touché par la maladie, menacé de cécité, le voit maintenant se raviser ! Comme il est partagé entre la nostalgie d'une puissance tutélaire et le désir de renverser une autorité qu'il ne peut voir chanceler sans remords et sans tentation !

C'est alors que l'auteur futur du « *Désespéré* » dont « le meurtre du père » fut le premier thème, transcrivit son premier projet littéraire :

« Jacopo, Bravo de Venise, a été chargé du meurtre à mort... Un vieux patricien nommé... accusé injustement de conspirer contre la République ; il s'apprête à accomplir sa mission quand il est arrêté tout à coup par la ressemblance frappante qui existe entre la figure vénérable de ce vieillard [« qui lui demande grâce, faible »] (1) et celle de son père ; une fatalité étrange l'entraîne néanmoins et il va commettre un meurtre de plus, mais le cœur lui manque [« de nouveau »] (2) pour la première fois, depuis bien des années, en face de cet homme faible et craintif qui demande grâce au nom de son vieux père.

De bons sentiments venant à prendre place dans le cœur du Bravo, l'intimité ne tarde pas à s'établir entre eux et le patricien l'engage à avoir confiance en lui et à lui ouvrir son cœur ; Jacopo, ému, lui raconte comment pour sauver la vie [« de »] (3) à son père, condamné à mort par le Conseil des Dix, il consentit à se faire Bravo et à exercer cette horrible profession jusqu'à la mort de son père, qu'il est le premier homme devant le meurtre duquel il est (sic) reculé, que la vie de son père en dépend et que la force lui en manque pourtant. Toutes les craintes du patricien tombent devant cette considération et avant que le jeune homme ait pu l'en empêcher il lui a arraché son poignard et s'est tué en lui remettant un billet par lequel il lui recommande, lui qui est riche et redouté dans Venise de veiller de loin sur le sort d'une pauvre fille devenue folle qu'il avait adoptée. C'est le seul lien qui l'attache au monde. »

Tel est le dilemme du Bravo : ne pas tuer ce vieil homme faible qui ressemble à son père, c'est tuer son père véritable. Le dénouement apporte son compromis : il n'y a pas d'assassin, le père du Bravo est sauf, tandis que meurt le vieux patricien qui lui ressemble...

De plus, le Bravo prendra la place du patricien auprès, ou plutôt au loin, d'une pauvre fille devenue folle. Ce legs d'une œuvre pie représente un enjeu œdipien assez dévalorisé.

Ce drame touchait de trop près au drame inconscient de Léon pour voir jamais le jour :

(1) (2) (3) : Rayé sur le manuscrit du *Journal d'Enfance*.

26 février 1862 : « J'ai employé une demi-heure à faire le canevas du premier acte d'une pièce que j'intitulerais le Bravo de Venise, mais ce soir j'ai pris la résolution définitive de laisser celui-ci de côté, car il ne me satisfaisait pas et d'en faire un autre ayant pour sujet le Viol de Lucrèce ou Tarquin le Superbe ».

Lucrèce préféra le viol au déshonneur, puis elle aussi se tua d'un coup de poignard.

Embarqué dans cette tragédie, Léon croise les premiers écueils : « J'ai fait dix à douze vers de ma tragédie, cela devient des plus embarrassant pour moi car j'entre dans une conversation politique... Aujourd'hui, je n'ai pas fait de vers, j'ai achevé le récit de Sextus, mais ce qui m'embarrasse c'est pour faire venir insensiblement ou non la conversation sur les femmes... » Le voici sur la bonne voie : « J'en suis bien content... le hasard a fait que la forme que j'ai donnée au discours du jeune Albinus me conduira tout naturellement à faire parler mes personnages de femmes ce qui est mon grand désir ».

L'occasion se présente d'aller voir jouer au théâtre de la ville une troupe de passage mais « Papa pousse le respect des usages du vieux temps jusqu'au fanatisme. Je suis trop enfant pour aller seul, voilà ! Quand ferai-je donc quelque tragédie qui me vaille le nom d'homme ! » L'ayant vu triste, M. BLOY le mène voir la pièce le lendemain, ce qui ranime l'humeur de Léon qui termine ainsi son Journal deux jours plus tard : « Je ne sais pas pourquoi, mais depuis deux jours je suis changé, cette idée de poésie qui était pour moi une souffrance est devenue pour ainsi dire un bonheur. Je me sens rempli de pensées grandes, peut-être est-ce un présage de la réussite. (J'avais oublié de dire que Philippe m'a rendu ma montre ce matin) ».

L'entreprise manque d'échouer sur une bien mauvaise nouvelle : « J'ai demandé à Papa s'il ne se faisait plus de tragédie. Aujourd'hui il m'a dit qu'un Monsieur PONSARD avait fait une très belle « *Lucrèce* » (1). Il serait difficile de rendre l'étonnement que j'éprouvai alors, c'était presque une fatalité et j'eus peur un moment que la fatalité ne s'arrêtant pas là, M. PONSARD eût encore les mêmes idées que moi et que je ne reproduisise moi que ses propres vers. C'était pour moi un fameux coup. »

On comprend qu'une rencontre aussi surprenante fasse craindre à Léon une surnaturelle identification.

« Mais, chose étrange, qui ne se trouve que dans ce cas, l'ardeur qui m'animait à faire une tragédie est subitement tombée, je vou-

(1) M. BLOY avait probablement surpris le secret de son fils. La tragédie de F. PONSARD, écrite en vers, avait été jouée pour la première fois à l'Odéon, en 1843.

drais faire autre chose : voilà mes projets. Je vais faire une élogie touchante ayant pour titre : « Une mère », cette femme... tantôt le portrait d'une mère heure (sic) et tantôt l'image de la mère si malheureuse qui pleure son enfant ».

Mais l'humeur de l'adolescent devient de plus en plus instable : « Aujourd'hui, je n'ai pas fait de vers. Je ne sais pourquoi, mais ce soir je suis d'une tristesse affreuse. Je vois tout en noir : les moindres paroles de Papa ou de Maman m'exaspèrent ; quand j'ai été me coucher, je souffrais réellement ».

Il termine pourtant la première partie de l'élogie, celle qui peint la joie ; mais de son propre aveu, il ne parvient pas à commencer celle qu'il veut écrire en l'honneur de « la mère si malheureuse qui pleure son enfant ».

Or, trois ans plus tôt, Madame BLOY avait été cette mère explorée : le 12 avril 1859, elle avait perdu son plus jeune fils Albert, un bambin de trois ans. Le rêve que nous avons rapporté montre de quelle angoisse s'accompagnait l'irruption d'une jalousie, imaginée depuis cette mort comme toute puissante et reportée sur le « petit Jules » venu remplacer Albert à peine plus de neuf mois après son décès.

Nous verrons quelles lourdes obligations réparatrices Léon, à l'heure d'un choix décisif, tentera de s'imposer à l'égard de Jules.

L'adolescent renonce à son élogie, l'écrivain, lui, gardera près de quarante ans sur son bureau le manuscrit inachevé du Symbolisme de l'Apparition, ouvrage consacré à Notre-Dame de la Salette..., dont nous extrayons ce passage :

« Les trois groupes en bronze qui représentent les trois poses de la Sainte-Vierge et des deux bergers sur les lieux de l'apparition doivent produire sur les âmes naturellement tournées à la contemplation un bien étrange saisissement ». (1).

L'impression produite par la Vierge en pleurs sur l'écrivain ne s'effaça jamais. « Elle est devenue le centre de ses préoccupations et de sa pensée religieuse » (2). La Vierge qui pleure orne le tombeau de BLOY à Bourg-la-Reine.

Voici une des interprétations anagogiques que nous rencontrons dans le Symbolisme de l'Apparition : « A la Salette, Marie s'assied comme Agar dans la solitude pour ne pas voir mourir ce second enfant (- I -) qu'elle appelle son peuple et qu'elle avait enfanté

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) M.-J. LORY : « La pensée religieuse de Léon BLOY ».

dans l'Immolation du premier (- II -). Les versets bibliques cités en référence sont les suivants :

(- I -). Elle (Agar) s'éloigna de lui d'un trait d'arc et s'assit vis-à-vis en disant : « Je ne verrai point mourir mon enfant » et élevant sa voix dans le lieu où elle se tint assise, elle se mit à pleurer (Gen. IV. 25).

(- II -). Adam connut encore sa femme et elle enfanta un fils qu'elle appela Seth, c'est-à-dire substitué en disant : « Le Seigneur m'a donné un autre fils au lieu d'Abel que Caïn a tué ».

Léon BLOY s'est donné le nom de Caïn Marchenoir dans son roman autobiographique « Le Désespéré » : « J'ai eu un frère aîné mort très jeune, dans la même année que ma mère. Tout à l'heure, j'ai retrouvé des objets enfantins qui lui ont appartenu. Je t'en ai déjà parlé. Il s'appelait Abel et c'est sans doute ce qui détermina mon père à m'accouttrer de ce nom de Caïn dont je suis si fier ».

En 1908, parut « Celle qui pleure » avec cette épigraphe : « Les petits enfants au-dessous de 7 ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront » (paroles prophétiques attribuées à Mélanie).

Il n'est pas douteux que la fascination exercée sur Léon BLOY par la Vierge de la Salette, venue en pleurant annoncer le châtement, doive être rattachée psychologiquement à cet événement de sa biographie, la mort de son petit frère Albert, et à son « complexe de Caïn ».

Découragé par l'Elégie, Léon est revenu sans enthousiasme à Lucrèce. C'est alors que des rumeurs de gloire arrivent jusqu'à lui : 11 avril 1862 : « J'ai appris ce soir qu'un ouvrage très beau faisait grand bruit en ce moment : « *Les Misérables* » de Victor Hugo ; il paraît que cette (sic) ouvrage en plusieurs volumes est l'objet d'une admiration profonde, on se l'arrache à Paris, il n'est pas encore arrivé à Périgueux, cela m'a fait battre le cœur : comment est-il possible qu'un homme amasse tant de gloire ? Mon Dieu ! Que je voudrais faire parler de moi aussi ! ... Sur le canal, je voulais savoir quel était ce fameux ouvrage « *Les Misérables* » qui m'avait frappé, et quel en était le but. J'ai pu comprendre que c'était tout simplement un ouvrage de Morale : bien entendu, Papa m'a raconté même un fait d'un évêque de Digne... Pendant toute cette soirée, j'ai eu l'idée bien arrêtée de dédier des vers à Monsieur HUGO, pour le féliciter de son ouvrage... » Et Léon conclut : « Il y a tant d'exaltation dans ma tête ce soir que je crois que je deviendrai fou... ».

Mais, il se remet à l'œuvre et s'inquiète : « Après le souper on a été se promener. Le hasard a fait qu'on a parlé de tragédie, la *Lucrèce* de PONSARD a été mise sur le tapis ; je donnerai bien un jour de ma vie pour pouvoir la lire cette tragédie et la comparer à la mienne ».

Un grand désir de gloire peut se confondre avec celui d'éblouir une vieille dame ; une cousine des BLOY est de passage à Périgueux : « Cette femme qui semble faire partie de la classe intelligente de la société et qui nous a *témoignée (sic) à tous beaucoup d'affection* (1) m'a porté à de singulières idées, elle doit revenir à Périgueux dans deux mois, j'aurai fini ma tragédie, peut-être aura-t-elle été jouée, si elle arrivait à Périgueux, mon nom dans toutes les bouches et entendant partout parler de moi, comme je lui paraîtrai intéressant ! Car cette vieille dame est si bonne qu'elle m'inspire déjà une véritable affection ; elle est d'Angers ».

Le père de Léon, à cent lieues de ces rêveries, offre à son fils des leçons d'aquarelle. « Je ne pouvais que le remercier » écrit Léon ; le lendemain, il tombe malade : « ... Et j'ai été au bureau où je n'ai presque rien fait ce soir, car j'ai été pris d'un malaise détestable... Mais l'esprit était bien plus malade encore que le corps, c'était le dégoût, le désespoir absolu de toutes choses, j'ai rarement autant souffert... ».

La colère paternelle achève de déprimer Léon :

13 mai 1862 : « Ce matin je me suis levé à cinq heures seulement à Fenestreau et suis revenu un peu plus tard en ville. J'ai fait mon journal et j'ai passé à mon anatomie ; pendant que je dessine, Papa est venu m'accabler de reproche (sic) ; cette tragédie qui m'occupe tant et dont il ne connaît pas l'existence, il prend l'état dans lequel la préoccupation m'en met pour une démence passagère qui me rend méfiant de tout et dégoûté de tout jusqu'au plaisir qu'il me procure, dit-il, qui me semble un sacrifice fait à sa volonté... Aussi la matinée que j'ai passée après cette scène a-t-elle été des plus déplorables, le malaise matériel dont je me ressentais hier était presque passé mais la souffrance d'esprit était pis encore ; c'était, dois-je le dire, une sorte d'aspiration vers la mort que venait rendre plus horrible encore un temps affreux de mai qui menait de durer infiniment... si cette situation avait duré deux jours, j'aurais perdu la raison ou je me serais tué ; j'ai même pu plaisanter ce soir au bureau car chez moi les changements sont aussi brusques que les crises sont douloureuses. »

L'ambiance familiale est troublée ; Georges est relégué au grenier. « Papa Carreau », presque octogénaire, est à toute extrémité. Le 9 juin, pour la première fois, Léon abandonne sa rituelle chronographie, il classe brièvement les occupations de la journée sous quelques rubriques : musique, dessin, poésie, flânerie, et adopte un style télégraphique :

(1) C'est nous qui soulignons.

« Événement particulier : Papa Carreau plus malade, l'avoir vu aujourd'hui vers midi. Maman devoir y passer cette nuit et nous, Papa et moi, coucher à Fenestreau pour l'y remplacer, Georges toujours au grenier et Marc toujours au pain sec, pas de nouvelles de Paul.

Etat moral : tristesse, tristesse, tristesse à rendre fou. Ho ! quand la tragédie sera-t-elle finie ! ».

Léon devient de plus en plus laconique :

12 juin 1862 : « Événement de famille : mort de Papa Carreau cette nuit vers deux heures. Georges est toujours au grenier ».

Le 13 : « Événement de famille : enterrement ce matin ; chose triste que le cimetière.

Morale (sic) : fort triste ce soir et cependant le cœur est agité, je suis fier de moi et j'espère »...

En cette circonstance, le regret et l'espoir se partagent le cœur de Léon, qui ainsi divisé ne peut écrire.

Le 15 : « Poésie : trois seuls vers ; désespéré, si envie d'en faire part à Papa », ce qu'il fit le lendemain :

16 juin 1862 : « De une à deux heures, cinq vers ; et comme la colère de Papa prenait des proportions effrayantes et qu'elle allait jusqu'au désespoir, en sortant du bureau ce soir, nous deux étant seuls, je fis part à Papa de mon projet de tragédie : peindre son étonnement serait peu possible ; je ne l'essaierai pas, mais après le souper pendant lequel je n'ai rien pu prendre tant mon émotion était grande, je lui ai lu quelques-uns de mes vers que je jugeais les meilleurs, j'étais haletant d'anxiété : il m'a répondu froidement que ce n'étaient pas des vers que j'avais faits et que je ferais bien d'en suspendre la lecture. Je n'aurais jamais cru pouvoir souffrir autant qu'en ce moment mais mon état tenait du délire, je me mis au piano, les doigts me manquaient, mon cœur gonflé ne pouvait pas trouver de larmes et pourtant elles m'auraient fait beaucoup de bien ».

Le jour suivant, Léon traça quelques lignes :

« Musique...

Dessin...

Poésie : je n'en ferai plus.

Événement : je n'ai rien de particulier à signaler, l'ordre habituel a repris son cours.

Moral : assez bien, surtout ce soir.

Physique : temps triste. »

Dix-huit mois passeront avant que l'adolescent ne reprenne son Journal.

R. MARTINEAU raconte ce souvenir (1) :

« Un jour, Madame BLOY et ses enfants avaient demandé à l'auteur de « *La Femme Pauvre* » s'il avait quelquefois écrit des vers : il inclina la tête ; se faisant très humble, et murmura tout bas « oui » puis fit de la main le geste qui veut dire : « Chut, ne parlons plus de cela, ne parlons jamais de cela ».

Profonde avait été la blessure. Pourtant, Léon réagit à la sentence paternelle : il envoya, en juillet 1862, cette lettre insolite au Directeur du théâtre de Périgueux :

« Monsieur le Directeur,

Comme je n'ai ni l'honneur de vous connaître, ni celui d'être connu de vous et que le temps me manque pour aller vous voir, je vous écris cette lettre que je ne signerai même pas et dans laquelle je vais, en quelques mots, vous exposer le sujet qui m'amène vers vous.

J'ai seize ans ; jaloux de faire parler de moi et de soulager des parents gênés, j'ai en secret composé une tragédie dont le sujet est l'un des plus beaux faits de l'Histoire romaine : la mort de Lucrèce et l'expulsion de Tarquin. J'ai employé à cette œuvre toutes mes facultés morales ; j'y ai mis tout ce que j'avais de forces intellectuelles, j'y ai consacré mes jours et mes nuits et si cette abstraction constante de moi-même n'a pu produire une œuvre de maître, il est du moins possible qu'elle commence une réputation qui est peut-être destinée à briller un jour parmi les plus belles.

Mais cette tragédie doit être mise au jour, c'est donc dans ce but que je m'adresse à vous, Monsieur. Vos acteurs, je le sais, ne sont point tragédiens ; que nous importe, il leur sera facile d'apprendre cette pièce, qui n'a que deux actes et dont tous les discours sont fortement caractérisés. Vous doutez que le public veuille assister à la première représentation ; quand il saura que l'auteur est un de ses compatriotes de seize ans, vous ne trouverez plus assez de place pour le loger et n'y voulut-il plus revenir, vous aurez fait une recette mémorable ; mais supposez maintenant qu'il la trouve à son goût, vous pourrez donner dix représentations consécutives sans que l'affluence diminue ; non seulement, tout ce qu'il y a d'hommes lettrés en cette ville voudra la voir, mais encore on viendra des environs et de plusieurs points de France. Un auteur tragique de seize ans. Voici un fait inouï. Vous y trouverez presque une fortune, d'une partie de laquelle je vous demanderai compte après la gloire car j'ai aussi besoin d'argent. Vous joindrez au plaisir d'une brillante affaire celui d'avoir fait une bonne action.

(1) R. MARTINEAU : « *Léon BLOY, souvenirs d'un ami* ».

J'ai eu déjà l'honneur de vous dire que je ne mettrai pas mon nom sur cette épître, excusez-moi, et si elle vous paraît digne d'une réponse, daignez m'attendre quelques instants, si vous le pouvez, entre une heure et deux heures de l'après-midi ; j'irai à cette heure,, qui est la seule dont je puisse disposer, frapper, tous les jours à votre porte.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon profond dévouement ».

Très justement, M. J. LORY reconnaît en cette missive le modèle de beaucoup d'autres écrites par l'écrivain tout au long de sa vie. L'attitude de l'adolescent se perpétuera chez l'adulte, attitude de compromis, faite à la fois de vaniteuse prétention et de suppliante insistance et nous la saisissons ici sur le vif, comme réponse à une déception d'autant plus vive que le besoin d'approbation était plus grand.

On a remarqué combien passionnément, et d'emblée, fut investie l'activité littéraire secrète ; elle représente le premier pas vers l'affirmation du soi, la réussite, tâche « phallique » par opposition à toutes ces tâches « anales » imposées.

Mais comment se libérer de l'emprise d'un père aussi aimé, aussi redouté si lui-même ne vous y encourage pas ? Le *Journal d'Enfance* témoigne de ce que tout éloignement du père déclenchait chez Léon une angoisse panique. De telles invasions d'angoisse dénotent un « point faible » dans la personnalité de l'adolescent.

Soulignons cependant les possibilités d'auto-observation qui lui permettent d'insérer dans son Journal des descriptions aussi précises que refroidies de ses accès d'anxiété.

Le coup porté, involontairement, par son père à Léon retourna probablement une partie de son amour en haine ; il y eut là comme un facteur accidentel ajouté à la haine « normale » du père ; mais il provoqua aussi une sorte de démission : « Poésie, je n'en ferai plus ».

On peut se demander si un tel événement n'entrava pas une maturation normale, à une phase critique du développement, en favorisant la perte d'une situation œdipienne à peine réabordée, et le retour aux pulsions passives.

Une médiocre différenciation des images parentales pouvait favoriser cette régression. Après le passage au lycée, Léon avait trouvé dans une totale dépendance à l'égard de son père un nouvel équilibre. J.-B. BLOY, avec son étroite et impérieuse sollicitude de tous les instants, réalisait bien un type de père maternel.

L'image du père devint incontestablement la plus forte, d'autant qu'elle condensait en elle les deux images parentales.

Certes, dès sa petite enfance, Léon BLOY avait présenté d'importantes particularités : par exemple, une tristesse très précoce.

Mais nous disposons d'éléments insuffisants pour approfondir l'étude de la personnalité enfantine du futur écrivain.

Par contre, le « *Journal d'Enfance* » rend sensible l'évolution de l'adolescent, au moment précis où tout l'équilibre prépubéral, un peu figé, est remis en question. Lors du rêve de l'étouffement du « petit Jules », la situation triangulaire est abordée très régressivement. C'est le petit frère qui est jaloux. Léon ne souhaite qu'être le bébé de sa mère ; mais bientôt la docilité s'effrite ; l'angoisse affleure et la réactivation du conflit œdipien fait éclore la sublimation créatrice. Le premier projet, celui du Bravo, nous fait déjà prévoir, combien le processus créateur, chez BLOY, sera lié à la culpabilité.

Le 1^{er} mars 1864, nous retrouvons Léon aux prises avec un emploi du temps peu différent des précédents ; mais il prétend que la paresse est devenue son démon.

Pourtant, on ne sait trop s'il se fait des reproches ou s'il se félicite secrètement :

« C'est en vain que le réveil a fait ce matin un carillon épouvantable, il n'a pu me décider à sortir du lit ; il faut me rendre cette justice que c'est probablement la cinquantième fois que cela m'arrive avec les meilleures résolutions du monde ».

Toutefois, il ne désespère pas de lui : « Décidément, je finirai par aimer la géométrie » et ce soir-là ce grand garçon de dix-huit ans récita sagement à son père les théorèmes 13, 14 et 15.

Léon vit à Paris quand au mois de juin suivant il reprend la rédaction de son Journal. Il travaille sous les ordres d'un ami de son père, M. Renaud, architecte chargé de dresser les plans de la gare d'Austerlitz, et, le soir, il étudie le dessin, l'architecture et la géométrie afin de gravir les échelons de l'administration.

Il flâne chez lui, il bavarde au bureau, mais la peur est au fond de lui : « Mon Dieu, s'écrie-t-il, l'idée que M. RENAUD pourrait s'apercevoir de ma paresseuse lenteur me remplit d'épouvante ». Sur un agenda, il tient le compte du temps perdu : « Ceci me rendit tranquille, car désormais par ce moyen je pourrai si je perds du temps savoir au juste ce que j'en perds. Immense avantage ».

Dans son esprit, peut surgir une idée aussi « extravagante » que celle de manquer le cours du dessin du soir « pour aller se promener

au Bois de Boulogne après avoir visité l'Arc de Triomphe ». Et il le met à exécution : « J'admirai l'effrayant monument et je vis enfin des arbres en plein air et du gazon ».

Chaque jour, Léon lit « l'Opinion Nationale » pour « sortir un peu de l'ignorance où (il) est plongé des choses de son époque ». Il lit Racine, Hugo ; les nombreuses ratures de son Journal montrent ses nouvelles préoccupations de style.

La lecture d'un discours sur l'Avenir de la Pologne le porte même à l'éloquence. On dirait que ce destin malheureux lui rappelle quelque chose, celui de sa mère peut-être :

« C'est toujours la résurrection de la Pologne de laquelle je suis d'ailleurs convaincu, mais annoncée au nom de la Justice de Dieu, ce qui n'a pas le sens commun. Je crois à la Résurrection de la Pologne parce qu'il me semblerait inutile que son destin fût d'expirer simplement et sans éclat, lorsque son agonie a été si longue, et si longue, lorsque pour la protéger de ses bourreaux, quatre générations d'hommes de cœur, poètes, orateurs et soldats, n'ont cessé de verser leur sang et d'user leur génie, lorsque sa cause a enseigné en un siècle aux nations qui, la regardaient mourir, plus d'idées libérales, plus de haine de l'esclavage, plus de courage, plus de patience que dans vingt siècles les iniquités commises et les monstruosité accomplies, par tous les pouvoirs de tous les temps et à la face du monde entier.

Je crois à sa résurrection enfin parce que quelque chose que je ne définis pas, que je ne puis comprendre, me touche, en songeant à elle, parce qu'il me vient de je ne sais où, que les temps doivent être enfin écoulés »...

Dans une lettre à ses parents, le jeune homme constate :

« Je fais des progrès. Chaque jour, le cercle des idées dans lequel m'ont placé mon éducation, mes goûts, mon genre d'esprit, s'agrandit. Le temps approche où je saurai penser ».

Avec ravissement, il s'est découvert un pouvoir d'ascendant sur ses semblables : « J'ai enchanté Costil en déclamant de ma voix la plus forte le Napoléon II des Chants du Crépuscule, son œil brillait, l'enthousiasme naissait en lui, et je crois que je commence à devenir pour ces messieurs un être intéressant, impression que je me promets bien de ne pas laisser effacer ».

Costil est le premier ami Parisien de Léon. Celui-ci, décidant de faire chambre commune avec lui, avertit son père de ce projet :

« ... Et puis, considère ce que je suis, quels sont mes besoins à moi, mes goûts, ma vie passée ; ils ne ressemblent en rien à ceux des autres, je suis au milieu de la plupart d'entre eux comme égaré.

Ne voulant pas me faire de camarades, je n'y ai pas foi : il me faut un ami que je sente toujours près de moi, dont l'appui ne me fasse défaut en aucune circonstance, que je puisse aimer enfin : car, je le sens très bien, rien ne saurait m'être plus nuisible que la solitude. Je suis fait de telle sorte que, malgré moi-même, je finirais par l'aimer par dessus tout, et cette propension m'épouvante ».

Bientôt, Léon peut confirmer avec satisfaction : « Décidément, je fais tous les jours des progrès dans l'esprit de mes collègues ». Ceci ne l'empêche pas de les juger, car il a perdu sa prudente réserve :

« M. LEROUX, le chef de bureau, est un esprit fort étroit tant sa rectitude est grande, ce qui arrive d'ailleurs assez souvent. DES-SAINT est toujours fort irascible. VIALORE plein de lui-même et amoureux de sa personne bonasse et paternelle. SARYON enfin silencieux et occupé de sa prodigieuse correspondance ; quant à MASSÉ, il est difficile d'en parler, c'est un fossile ».

Avec ceux qui le sont moins, il discute de Dieu et du fatalisme. Un bruyant contradictoire ne l'intimide plus :

« Nous avons failli nous quereller à propos de cette question philosophique : à quelle condition un homme est-il parfaitement sociable ? Fidèle à mes principes, je me suis hâté de prononcer le mot charité, il s'est aussitôt mis en colère, en m'appelant Jésuite ; j'ai relevé le mot et j'ai crié plus fort que lui pour me défendre. C'est un homme du Midi (Toulouse) ».

Mais certain sujet éveille en lui plus d'angoisse que de colère.

1^{er} juillet 1864 : « J'ai eu ce matin un moment de tristesse bien amère. Je parlais avec ces messieurs et l'amour platonique qui est le seul véritable selon moi était le sujet de notre entretien. J'avais à faire à un bon garçon égoïste et sceptique, Sarton, a un excellent et cordial camarade, Costil, mais plein d'étourderie et ne raisonnant jamais ; enfin à un esprit étroit et opiniâtre, Leroux. Je devais porter la peine de mon enthousiasme, n'ayant pas assez d'éloquence pour le leur inspirer. Je fus raillé par eux de mes 18 ans et Sarton me dit tranquillement en homme parfaitement convaincu, que les femmes étaient des êtres ignobles et qu'il ne fallait pas les prendre au sérieux. Je ne sais pourquoi en ce moment un mouvement de désespoir s'est opéré au dedans de moi ». Léon, autrefois, n'avait-il pas eu à se plaindre d'une femme légère qui avait eu si tôt fait de remplacer par un autre son rival disparu ?

Mais, Léon est un bon fils qui rêve de secourir ses vieux parents : « Il m'est venu aujourd'hui une idée bien belle ; je pensais à ma position, aux moyens faciles qui m'étaient donnés de fournir une magnifique carrière, surtout avec ce que je crois bien qui se trouve sous mon crâne, et j'ai pensé que si j'apportais dans mes travaux

une énergie sans borne, toute puissante, je pourrais bien obtenir, moi, de bonne heure, des résultats brillants comme architecte et amasser en peu de temps une fortune que je donnerais à mes parents devenus trop vieux. Aurai-je le courage de faire cela, mon Dieu ? ».

Il y a loin du rêve à la réalité et cinq jours plus tard, un cours d'Architecture apporte l'évidence : « J'ai pu m'apercevoir qu'il est au-dessus de mes forces tout autant que celui de géométrie, et il m'a été totalement impossible de le suivre » et Léon ajoute : « Je n'y reviendrai plus ».

En conséquence, renonçant à l'Architecture, Léon, quelques mois plus tard, annonce à son père son désir de se consacrer à la peinture :

« Poursuivre un but lorsqu'une autre ambition vous tient au cœur, travailler lorsque l'imagination parle et que la pensée vous abandonne, vouloir ceci lorsque l'on désire cela, est non seulement impossible mais cruel. C'est se vouer à une existence sans dénouement, à la nullité, c'est annihiler sa propre puissance morale ».

Maintenant, Léon ose affirmer sa volonté, il plaide sa cause avec fermeté :

« Je suis fort ambitieux, diras-tu, je puis te répondre que j'ai souffert. Voici trop longtemps que je lutte avec moi-même et ma raison me tourmente au sujet de mon imagination. Je suis las d'aller sans volonté où je ne puis faire et par contre revenir sans cesse et d'instinct à des idées que je craindrais de trop avoir... C'est la liberté que je réclame et je viens de l'obtenir d'une solution : étant donné mon genre d'esprit, je dois être peintre ».

Les dates du Journal de 1864 s'espacent de plus en plus : deux années s'écoulaient avant que Léon ne juge à propos de l'ouvrir à nouveau.

Nous sommes en octobre 1866 ; Costil n'a pas satisfait à toutes les exigences que déjà Léon montrait en amitié. Maintenant, c'est avec son ami, Victor Lalotte, qu'il convient de partager en partie son logement :

« J'aurais, je crois, le plaisir très nécessaire à mon tempérament d'avoir souvent auprès de moi un excellent et brave garçon qui m'aime bien ». Le dit logis, situé rue Rousselet, semble prometteur au nouvel occupant : « ... la maison est convenable et le concierge me paraît complaisant. Entre parenthèses, sa femme est passablement jolie ».

Pourtant Léon, après une soirée passée en compagnie de Victor à déclamer « les plus remarquables endroits des Châtiments », s'adresse ce discours : « En conscience, je crois que ce genre de divertissement est pour des jeunes gens le plus innocent qui se puisse

imaginer et même le plus sain. Plaise à Dieu qu'il me suffise toujours ! ».

Il ne plut pas à Dieu. Léon tenta bien de revenir à un autre divertissement tout aussi innocent, mais hélas ! son père l'avait condamné :

« L'idée bizarre de faire des vers m'est venue tout à coup mais passé inutilement une heure à chercher le premier » (5 novembre 1864).

Le Journal du 13, écrit huit jours plus tard, laisse à penser comment Léon compensa cet échec, une première fois.

« Ce qui me reste à dire est peu glorieux pour moi. J'ai trouvé ce matin au bureau une lettre de ma mère par laquelle elle me reproche très doucement mon silence et me réclame mon linge. Elle me prie de le lui faire parvenir le plus promptement possible.

Dans cette circonstance, n'ayant pas un sou pour affranchir mon envoi, je me suis mis à la recherche d'une pièce de 2 francs, je l'ai demandé inutilement à tout le monde dans le bureau. Je proposais de donner en échange deux hectogrammes de tabac. Enfin, Dessaint est parvenu à trouver un acheteur et j'ai eu de l'argent. Ce soir-là à dix heures, lorsque je suis sorti de chez Sarton, l'idée m'a pris de voir une femme, ce serait chose nouvelle pour moi depuis huit jours et le désir me tenait à la gorge. J'ai eu, il faut l'avouer, l'inconcevable faiblesse de céder et toute la soirée j'ai marché à peu près au hasard dans Paris à la recherche d'une femme. J'étais parti de la rue Lacépède et passant par le Boulevard Rochechouart je me suis trouvé rue Sainte-Foi vers une heure et demie. Là, j'ai trouvé mon affaire. Il est vrai que ma pièce de quarante sous, destinée à un meilleur usage y a passé, mais le plaisir que j'ai pris a été tel que tout regret a été étouffé. De retour chez moi, fatigué, je me suis couché ».

Il semble bien que le projet d'expédier du linge sale à sa mère ait éveillé chez Léon une pulsion libidinale. Et, dès le lendemain, Léon s'impose toutes sortes de pratiques ascétiques concernant le boire, le manger, le fumer et même le parler. Jusqu'à son mariage, Léon BLOY devait ainsi balancer du plaisir à la pénitence.

« Par privilège spécial, écrivait-il, j'eus dix-huit ans jusqu'à quarante ».

Le « *Journal d'Enfance* » s'achève le 16 novembre 1864 et l'aveu qui le clôt se mue en détermination :

« J'ai fait ce soir un affreux mensonge à Dessaint, je lui ai dit que j'étais sur le point d'entrer à la rédaction du « Figaro », que

j'avais déjà fait des démarches fructueuses et qu'entre autres projets pour l'avenir je formais celui de lui venir en aide en lui procurant une place quelconque au moyen du crédit énorme que je ne manquerais pas d'avoir. Je ne sais pas au juste ce qu'un semblable conte peut me rapporter, mais comme j'éprouvais le besoin de parler, que cette seule chose m'est venue à l'esprit, que je l'ai avancé d'une manière absolue, il n'y a pas à revenir ».

Léon, à l'écoute de lui-même, a bien voulu s'absoudre ; et comme l'écrit J.-P. SARTRE, « nos rôles sont toujours futurs ». (1).

(1) « *Question de Méthode* ».

DE LA JEUNESSE A LA MATURITÉ

Dix-huit ans plus tard, le petit employé hâbleur sera rédacteur au « *Figaro* » ; mais de plus grandes ambitions seront réalisées par celui qui, dès 1867, rencontra en la personne de Barbey d'AUREVILLY son sauveur et son modèle : « Parmi les âmes, les unes sont entraînées vers les hommes, et les autres, les plus heureuses, sont entraînées directement vers Dieu. Mais le plus grand nombre navigue très douloureusement. Pour moi, je me suis mis en chemin de bonne heure. J'ai commencé par tomber au milieu d'un peuple d'anthropophages et j'ai failli en être dévoré. Un homme très fort qui passait par là m'a sauvé de ce premier danger mortel en m'emportant avec lui ». (1).

Barbey d'AUREVILLY demeurait lui aussi rue Rousselet, et un jour, Léon BLOY lui emboîta le pas : « Une seule démarche, une seule minute d'intrépidité suffit souvent pour relever toute une partie de notre âme, pour assurer toute une partie de notre vie. Je me suis présenté un certain jour avec confiance chez notre grand ami Barbey »...

L'admiration du jeune homme fut passionnée. On la sentait encore chez le vieillard, si l'on en croit R. MARTINEAU : « Je lui citais des passages de « *l'Ensorcelée* » ou du « *Chevalier des Touches* » et je voyais à l'émotion qu'il éprouvait combien il avait dû admirer Barbey, combien ses premiers enthousiasmes avaient dû être violents ».

« Le brillant causeur, écrit J. BOLLERY, l'incontestable séducteur que fut d'AUREVILLY, creva, en se jouant, de la « sagète légère » de son ironie les baudruches dans lesquelles avait péniblement soufflé L. BLOY pour se soutenir au-dessus d'un monde qui soulevait sa haine et provoquait son dégoût ».

Léon BLOY a 21 ans. Il est en pleine révolte. Il a délaissé l'atelier, quitté le bureau et rencontré la misère. Le père BLOY ne lui mâche pas son mécontentement.

« Cette vie est-elle possible ? Je te le demande... Ton intelligence s'atrophie ; par là même, ton jugement égaré par l'incertitude, par l'orgueil blessé, s'accroche au dénigrement de ce qui est. Tu te

(1) Lettre au comte de GOBINEAU (1876), citée par BOLLERY.

fais le Don Quichotte, le redresseur de torts de la société... En attendant, des dettes et pas de pain, mais qu'importe, on rêvera, on réformera la société, grâce à Balzac, à Musset, on promènera le scalpel dans les fonds inférieurs de la société, on me hachera des satires, des pamphlets, des œuvres de haine et enfin à bout, on carottera l'un ou l'autre, ou on lancera un mandat sur son père... sans s'inquiéter s'il peut le payer.

signé : ton père que tu peux tuer et qui ne peut que t'aimer ».

A cette époque, Léon rassemblait : « lui, pauvre avorton imbécile, les éléments d'un grand ouvrage contre la doctrine chrétienne ».

Un fragment de lettre inachevée à son père révèle son aptitude à la dépression : « J'étais dans cet état de noire mélancolie auquel je suis naturellement sujet, et dont le fréquent retour chez moi t'a maintes fois désespéré ; en pareil cas, tout me semble déplorable, ridicule, ou odieux... j'ai quelquefois, j'ose à peine le dire, pensé sans terreur au suicide ». BLOY eut bien d'autres accès dépressifs, mais son retour au catholicisme le préservera définitivement de l'idée du suicide.

La mère de Léon avait tenté de le ramener à la foi : « Tu souffres, tu es malheureux... Je sens tout ce que tu éprouves, et cependant je suis impuissante à te consoler, à t'encourager ; je voudrais cependant. Ah ! que n'avons-nous les mêmes convictions. Pourquoi as-tu rejeté sans un profond examen la foi de ton enfance ? Les propos de ceux que la foi gêne, ou qu'un manque d'instruction a perdus, ont fait impression sur ta jeune imagination et ton cœur cependant a besoin d'un centre qu'il ne rencontrera jamais sur la terre. C'est Dieu, c'est l'Infini, qu'il te faut et vers lequel te poussent toutes tes aspirations.

Son fils lui avait répondu : « Chère Maman,

Vous me connaissez beaucoup, ce que vous dites le montre. J'ai un cœur avide de beau et de bon. Je suis plein de foi dans l'avenir et d'espérance en Dieu, que malgré mes doutes j'aperçois dans un lointain vague et souverainement lumineux... quand parfois j'y songe. Mais un voile épais couvre ma vue, mais je me cherche moi-même en l'ombre où je vis plongé, et si j'en juge à l'impuissance de mes efforts, le temps est loin encore où je contemplerai la lumière, où j'irai devant moi sans chercher mon chemin, sans hésiter, sans tâter, calme et joyeux, au gîte de foi et d'amour où vous-même m'avez précédé ».

C'est à Barbey d'AUREVILLY que Léon rendait grâce de sa conversion : « Par une faveur incroyable de la Providence, j'ai rencontré l'amitié d'un homme de premier ordre, le plus grand écrivain

catholique de notre temps, le Tertullien, selon moi, du XIX^e siècle. Ce grand esprit a conçu pour moi une vive amitié et il me traite en enfant gâté. Après m'avoir retiré de l'athéisme profond où j'étais quand je le connus, après avoir fait de moi un chrétien, il m'a poussé dans la science théologique où il excelle ». (1).

Barbey d'AUREVILLY n'était guère théologien et jamais il ne traita L. BLOY en enfant gâté ; Léon le pressent vaguement et dans la même lettre il préfère bientôt penser qu'il est le fils de Dieu : « Quand vous dites à Dieu : « Notre Père », que faites-vous ? Vous lui dites en résumé ceci : « Mon Dieu, je suis votre enfant d'adoption !... » L'adoption est un effet de l'amour, car on choisit celui qu'on adopte ; la nature donne les autres enfants, l'amour seul fait les adoptifs... Dieu ne veut pas surtout être craint, il veut être aimé ». Mais Léon BLOY demandait à se soumettre : « Je voudrais qu'une main forte et paternelle me trainât par le chemin du repentir. J'ai soif d'obéissance et je n'aspire qu'à être un instrument ».

La question religieuse avait séparé les parents de BLOY et restait pour lui un domaine particulièrement investi par le conflit œdipien. De ce point de vue, sa conversion représente un compromis de soumission totale au Père idéal, à Barbey, à Dieu, et d'opposition absolue au père réel.

Léon, qui a trouvé dans la foi un refuge contre de graves dangers intérieurs, interroge son ami Landry : « Voyons, ne peux-tu donc pas, au fond de ton cœur de chrétien, par dessous tous les dégoûts, trouver quelque chose de solide, quelque assiette de sérénité ou de calme, où tu puisses te mettre à l'abri de ta propre révolte ? » (2).

Au même, il écrit : « Si les pratiques religieuses ne me protégeaient pas, je craindrais sérieusement de devenir fou ».

Le père de BLOY rejeta son fils devenu catholique fervent et le condamna à la pauvreté :

« Mon pauvre Léon, ... Tu fais de la religion comme tu faisais naguère des sentiments sociaux... Je ne puis te suivre dans ces frénésies : tu vantes la Douceur de l'Eglise et tu anathématises... je ne puis admettre pour mon fils un être ainsi doué. Je ne veux pas dire tout ce que cette Eglise a d'inhumain, de folie, d'orgueil, d'anti-chrétien ; je n'en suis pas, et ne voulant pas la juger, je crois faire acte de charité en la méprisant. Libre à toi d'en suivre les préceptes... Celui qui me parlera humilité, détachement des biens de la terre, s'il appartient à l'Eglise, la tienne, devra faire preuve de pauvreté... Abstiens-toi de m'écrire... »

(1) Lettre à Maria, X. 1869, citée par BOLLERY.

(2) « *Lettres de Jeunesse* ».

Léon BLOY ne se résigna pas à la désapprobation paternelle, lui qui écrivait encore à vingt-huit ans : « Ah ! je vous assure que je donnerais bien tous les avantages possibles pour obtenir la tendresse et la confiance de mon père ». (1).

Par contre, la conversion de Léon combla les vœux de sa mère : « Mon bon Léon,... mon cher fils, quelle émotion m'a causée ta bonne lettre ! Quelles douces et bienheureuses larmes elle m'a fait répandre. Oh ! cher enfant, c'est seulement à présent qu'il te sera donné de connaître le vrai bonheur ».

Mais les conseils que donne Madame BLOY sont peu faciles à concilier : un jour, elle lui demande de devenir « l'homme raisonnable, heureux, à qui sera rendue la confiance paternelle » et, une autre fois, elle le supplie : « Prie, gémis, ... arrose ta couche de tes larmes... ».

Par ailleurs, la situation est mise au clair, une fois pour toutes : « Nous avons six garçons, nous avons usé notre santé à les élever et maintenant au lieu d'en recevoir quelque soulagement que nous ne leur demandons pas, nous serions obligés de les aider... » (2).

Léon travaille chez un libraire, mais comme il déconseille aux clients la plupart des livres, il est bientôt congédié. Barbey, loin de l'adopter, lui propose le monastère :

« Je meurs d'envie de me faire Bénédictin, écrit-il à un ami, le 26 juillet 1870. L'idée vient de M. d'AUREVILLY, qui n'a aucune peine à me faire comprendre qu'il n'y avait pas de salut probable pour moi en dehors de cette détermination ».

Au début de la guerre, en juillet 1870, sur la prière de sa mère, Léon revint à Périgueux. Son père l'accueille froidement, mais sa mère le reçoit avec effusion : « J'ai porté à ma mère non pas seulement une tête, mais un cœur chrétien ; auprès d'une âme si sainte, je me suis cru pénétré d'une tendresse supérieure. Que dis-je ? J'ai senti plus fortement l'onction divine de la grâce dans mon faible cœur détrempé de cette ivresse de revoir ma mère chérie. Ah ! le monde des sentiments ! Quel abîme ! Quel double abîme ! » et, sans transition Léon passe de sa mère à la France : « L'odieux utilitarisme américain qui ronge cette noble terre de France n'as pas encore tout détruit dans notre âme... La France, coupable d'avoir prostitué à des doctrines de néant son religieux et mâle génie, ne peut plus remonter à sa première splendeur (si toutefois c'est encore possible) qu'après avoir passé par les dernières extrémités de l'indigence et du malheur ».

(1) Lettre de Léon à sa mère (1874), citée par BOLLERY.

(2) Lettre de sa mère à Léon (1869), citée par BOLLERY.

Enrôlé dans la Garde Nationale Mobile, appelé à suivre l'armée de la Loire, Léon se réjouit d'avance : « Je meurs d'envie de me mesurer avec les Prussiens. Si j'avais le bonheur d'en tuer un grand nombre, il me semble que l'épouvantable haine contre les sophistes que je nourris de ma propre substance cesserait de me dévorer ».

Malheureusement, les soldats de 1870 battent plus souvent en retraite qu'ils ne montent à l'assaut ; BLOY, furieux, en rend responsable CATHELINEAU : « L'esthétique des téméraires manquait surtout à notre gâteux ».

A la fin des hostilités, il ne reçut pas de certificat de bonne conduite, sans doute en raison des quelques blâmes qu'il avait adressés à son capitaine. Il envoya au général une lettre où il le priait non sans hauteur de bien vouloir réparer cet oubli.

Dès le début du conflit, une étrange exaltation s'est emparée de Léon. Il lui semble que le monde va s'anéantir : « La vérité, c'est que Dieu veut nous perdre et qu'il a déjà commencé ».

Il écrit à Landry : « J'ai toujours crû depuis l'ouverture du Concile que sa clôture... serait le signal inaperçu mais nécessaire, le point de départ providentiel, d'événements extraordinaires... nous subissons une sécheresse inouïe... C'est la famine pour cet hiver. Toutes ces coïncidences ne sont pas sans quelque signification mystérieuse ».

En 1871, il voit « avec une évidence absolue ce que personne ne semble voir : je vois la France mourir ». C'est une vision qu'il supporte mal :

« Oui, j'ai terriblement souffert. Durant quinze jours, j'ai senti s'affaiblir graduellement toutes mes facultés intellectuelles. Je ne comprenais plus ce qui se passait autour de moi, j'avais oublié jusqu'à mon nom. Je n'avais plus qu'une seule pensée fixe : la France va mourir. Un soir surtout, je sentis que tout défaillait en moi. Mais comment vous décrire cela ? Une espèce de néant horrible se faisait dans mon âme, il ne me restait plus que des perceptions confuses ».

Explicitement, Léon voit dans cet inévitable écroulement la punition d'un « exécrable délire », la pensée moderne. « La vie surnaturelle s'en est allée de nos âmes et nous sommes devenus d'horribles brutes géométriques » et, un peu plus loin, il s'écrie : « Hélas ! je pense à mon père ! » (1).

La proximité du Châtiment n'est pas sans effrayer BLOY, inquiet de voir ses prophéties se réaliser.

(1) Lettre à un prêtre (1870), citée par BOLLERY.

Jusqu'à sa mort, BLOY gardera cette nostalgie de la catastrophe et l'exprimera de plus en plus franchement. En 1875, il avertit la sœur d'un ami : « Il se prépare, n'en doutez pas, des événements terribles ».

En 1877, il écrit à P. BOURGET : « Presque involontairement, je rapprochai dans ma pensée les spectacles déjà si terrifiants que nous offrait la Commune de Paris, de ce spectacle bien autrement complet d'un embrasement total, d'une destruction apocalyptique et définitive de la société chrétienne, spectacle entrevu dans la caverne de mon imagination et déjà pleinement réalisé et consommé dans l'épouvantable désir de mon cœur ».

La même année, il précise à un ami : « Je voudrais une guerre, la guerre inouïe, apocalyptique... Je dis que je voudrais la guerre, parce que toute autre existence m'est impossible manifestement. Le cloître ne veut pas de moi, le monde me repousse, le journalisme me vomit, mes amis sont impuissants et tout le reste de la création m'est incompatible ».

Léon BLOY sera fort déçu par la guerre de 1914, dont il espérait beaucoup.

L'adhésion passionnée de BLOY aux prophéties apocalyptiques de Mélanie ne sera pas pour nous surprendre.

Jeune encore et sans doute contraint par de strictes nécessités intérieures, BLOY donna une forme définitive à sa pensée : « Il n'y a rien de vrai que ce qui est absolu. L'Idéal c'est le martyr ».

Mais il se connaissait assez lui-même pour écrire à Landry : « Tu souffres, je le sais et tu as en effet beaucoup à souffrir. Mais retiens bien ce que je vais te dire : c'est le mot le plus profond qu'on te dira jamais : tu chéris ta souffrance. Tu te laisses aller sur ce lit de tortures et tu dis : je souffre, je souffre, je suis accablé, je suis anéanti. Mais tu ne fais rien pour te relever. Tu te laisses dévorer en gémissant et tu ne te défends pas. Ah ! que c'est peu noble et comme je connais bien cet état ! » (1).

De nouveau, Léon BLOY vit à Périgueux. Après sa démobilisation, il est revenu chez ses parents dans un esprit de réparation, semble-t-il :

« J'ai le devoir et la volonté d'aimer ceux par qui je souffre et même ce devoir est d'autant plus rigoureux que j'ai de grands torts à réparer et à me faire pardonner. Je me suis demandé vingt fois si réellement il ne me serait pas possible de quitter Périgueux. Mais

(1) « *Lettres de Jeunesse* », L. BLOY.

non ! C'est bien réellement impossible. J'ai pris devant Dieu l'engagement de donner ma vie à l'âme de mon jeune frère... J'ai tellement souffert dans ces deux derniers mois, surtout, que mes parents, qui voient les effets sans pénétrer absolument les causes profondes, ont très sérieusement tremblé pour ma raison et pour ma vie ».

L'épreuve dépasse les forces de Léon, dont la sensibilité est exacerbée : « Chez moi, toutes les impressions sont terribles ». La maison retentit de « cris et de gémissements ». Jules est « insolent et paresseux ». « Ici, je suis seul, écrit le jeune homme. Je ne trouve même pas auprès de ma bonne mère les consolations que j'avais espérées. Je suis en guerre avec mon père » (1).

L'inquisition permanente de celui-ci l'oblige à s'isoler au Fenestreau ; mais, l'hiver, il doit rejoindre Périgueux, où l'attendent encore « luttés et dégoûts ».

Il semble qu'à ce moment Léon BLOY ait vécu un très grave conflit, rivé aux siens par la culpabilité, alors que l'appelaient à Paris ses ambitions, ses amitiés, celle de Barbey surtout.

Léon confie ses peines à G. Landry, son « frère dans la vie et la mort » et le conjure de venir à Périgueux faire ses Pâques avec lui ; seue, l'émotion religieuse partagée peut chasser de lui le « Démon de la Mélancolie ». Tout au long de ses lettres, dans une prose déjà riche et belle, Léon catéchise et sermonne son ami comme le ferait une mère qui, pour être dévote, n'en serait pas moins tendre et passionnée.

Léon BLOY se sent délaissé par Barbey, mais celui-ci lui a fait connaître Blanc de Saint-Bonnet, qui lui envoie de « longues lettres paternelles ». Ce disciple lyonnais de J. de MAISTRE découvre avec étonnement les dons de son jeune correspondant : « Mais où avez-vous appris à écrire si admirablement ? Evidemment, des talents si supérieurs ne peuvent trouver leur emploi dans votre ville natale ».

Léon, fort de cet encouragement, regagna Paris au printemps 1873, non sans chagrin cependant : « Quelle chose étrange ! J'ai beaucoup souffert à Périgueux, j'ai beaucoup désiré de le quitter et voici qu'au moment de partir, je sens que mon cœur se brise. La joie de vous revoir, mes bons et fidèles amis, cette joie que j'aurais jugée capable de me consoler de tout, n'adoucit en aucune manière l'amertume affreuse et inexplicable de ce départ. J'avais déjà pris racine. Hélas ! que je suis admirablement organisé pour n'être jamais heureux dans le monde ». (1).

(1) « *Lettres de Jeunesse* ».

Les premiers mois furent difficiles, mais à la fin de l'année, par l'entremise de Blanc de Saint-Bonnet, BLOY entra comme rédacteur à « *l'Univers* ». Malheureusement, son aptitude au mépris, sa méfiance, une susceptibilité à la mesure de ses exigences, compromirent rapidement sa carrière dans le journalisme.

Après « *L'Univers* », « *La Restauration* », journal légitimiste, ouvrit ses portes à BLOY, mais pour peu de temps.

Il est vrai que, depuis quelque temps, Léon avait trouvé une autre solution que le travail aux problèmes de subsistance. Bien qu'il ne s'appelât pas encore lui-même le Mendiant Ingrat, il avait déjà toutes les façons d'un solliciteur impénitent.

L'auteur des « *Diaboliques* », quant à lui, se dépêcha de mettre les choses au point : « Croyez à tous mes sentiments, mais ne croyez pas à ma richesse, cette imbécile plaisanterie de Messieurs les Journaux. J'ai tout au plus l'indépendance »... Croire aux sentiments de son « Sagittaire adoré », BLOY ne demandait que cela. Désireux de lui faire partager ses transports religieux, il offre pour sa conversion, ses souffrances et sa vie, comme autrefois sa mère offrait les siennes.

Quand il écrit, Léon perd beaucoup de sa timidité : « Ah ! vous que j'ai tant de plaisir à nommer mon cher Maître, je vous aime d'une façon qui n'est pas vulgaire, croyez-le bien... En vérité, je voudrais souffrir pour vous. Mais, quand je vous parle de ces choses, vous riez et mon éloquence n'a pas le temps de sortir. C'est désolant... Je vous connais bien. Vous êtes fort, mais vous avez dans le cœur des tendresses exquises ». Le fantasque Barbey répond sur le ton de l'espièglerie par de brefs billets, aux longues et lyriques missives de son disciple qui le presse de bien vouloir quitter Valogne pour Paris.

« Lord Anxious », comme il se nomme, hanté par la crainte des coquilles, songe surtout à utiliser BLOY pour corriger ses articles ; il ne peut se résoudre à quitter ses plages normandes et quand BLOY lui pose la question de confiance et lui demande de trancher pour lui ce dilemme : « Faut-il crever de faim à Paris ou bien s'exiler (lui aussi) comme secrétaire particulier à Saint-Jean-de-Luz », Barbey répond plaisamment : « De conseil, je n'en ai pas à vous donner. Vous n'êtes pas moi, je ne suis pas vous ; mais vous êtes un estomac. Si vous avez faim, que diable ! il faut manger et il faut aller à Saint-Jean-de-Luz, puisqu'on y dîne. Le talent et la vie dépendent de l'estomac... Mais, je ne donne pas de conseils : je vous ai conseillé de vous faire Bénédictin et j'aurais aussi bien fait, comme disent mes chiens de paysans d'ici, de pisser dans un violon ! ».

Pourtant, Léon reçoit de lui d'utiles avis, tant moraux, « la pierre de touche de la vertu, c'est l'humilité », que littéraires : « Lisez Voltaire. Lisez les légers et coupez la queue à vos chiens — non, vous n'en avez pas —, mais à vos chiennes de phrases. Ah ! si vous aviez voulu être... ce que je voulais que vous fussiez, un Bénédictin, je ne vous dirais pas de devenir plus léger et moins grave. Parbleu ! Vous auriez pu aller jusqu'à la majesté, si cela vous eût convenu !... et *La Restauration* de Cadoudal ? Je vous aimerais mieux un restaurateur ».

Les boutades de Barbey étaient peut-être cruelles. BLOY avait bien de la peine à placer ses articles et aussi à les écrire.

« Cette difficulté est si grande, écrit-il, que je pourrais citer tel de mes articles qui m'a positivement rendu malade ».

Il quémande encore des encouragements auprès de son père :

« Je serai heureux de recevoir de toi un simple mot qui m'apprit que tu ne me blâmes pas et que tu fais des vœux pour mon succès dans une carrière que tu as eu raison de qualifier de difficile, car elle l'est deux fois. Il faut lutter contre les choses et il faut lutter contre les hommes. C'est pour cela que je voudrais être assuré de la sympathie de mon père. Aussi je t'en prie, écris-moi bientôt. J'en ai un grand désir et un grand besoin ».

BLOY, qui s'est résolu au second métier, est copiste à la Direction de l'Enregistrement depuis deux mois, lorsqu'il songe à nouveau au cloître, où le pousse « son besoin absolu d'obéir », mais aussi, semble-t-il, quelques difficultés financières. Simple velléité ! L'obéissant BLOY se souvenait peut-être de l'avertissement paternel :

« Je m'attends bien que tu te feras capucin, jésuite, que sais-je ? Mais, je suis sûr que cette nouvelle situation, quelque dégradante qu'elle soit à mes yeux, tu ne la garderas pas longtemps ». BLOY garda donc son emploi qu'il échangea, fin 1876, contre celui de dessinateur à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord. Il approche alors de trente ans. Sa production littéraire est encore à peu près nulle, si l'on excepte quelques articles et un ardent panégyrique de Barbey : « La Méduse Astruc ». A la lecture de cette plaquette, Barbey prit conscience du génie de BLOY et le lui fit solennellement savoir : « Vous ne développeriez pas les facultés qui sont en vous et que je vous atteste sur mon honneur de critique !... »

Au cours des années qui précèdent la grande tribulation, Léon BLOY paraît, comme l'écrivit J. BOLLERY : « avoir signé un pacte provisoire avec le monde ». Il tente de s'adapter aux exigences de la société ; il gagne sa vie, il fréquente les cafés à la mode, des

salons privés ; il aurait bien des amis si les bons comptes ne faisaient pas les bons amis (1). Il ne vit pas que d'aumônes, mais il a la manie d'emprunter. Pourtant, il affirme (et nous avons toutes raisons de le croire) : « Ah ! j'ai horreur de parler d'argent et d'en demander. Il m'est arrivé d'en perdre de cette manière ».

L'humiliante conduite d'emprunt n'en était que plus punitive :

« Un grand châtiment de mon orgueil, c'est d'avoir besoin de la pitié de tout le monde ». La demande est-elle satisfaite, l'éprouvé affectif est d'une telle intensité que BLOY lui-même perçoit sa nature symbolique... « il s'est élevé dans mon cœur une joie si extrême, si peu ordinaire, si accompagnée de larmes, que la défiance m'en est venue et que par un effort de raison je me suis mis à l'étudier. J'ai alors clairement découvert que le fait matériel de l'arrivée du secours n'y avait aucune part et n'était que l'occasion et non pas la cause de cet extraordinaire mouvement de mon âme. Je me réjouissais, en réalité, d'avoir rencontré ce que j'ai toujours cherché dans la vie du monde, avec l'avidité infinie d'un désir presque impossible à satisfaire » (2).

Si, au contraire, on lui réclame « la petite somme en question », un accès de rage et de désespoir s'empare de BLOY. L'agressivité que dissimule une supplique, éclate parfois dans le flot d'injures qu'adresse le mendiant au passant qui l'éconduit. Chez BLOY, l'attitude agressive s'extériorise dans un désir clairement exprimé : faire la preuve de la bassesse de l'autre : « J'ai tendu la main d'un mendiant à des drôles que j'avais conspués avec justice et que la plus effroyable nécessité me contraignait à implorer de préférence à d'autres, parce que je comprenais que le besoin d'un ignoble triomphe les porterait à me satisfaire... Quelques-uns me refusaient et alors, mon ami, quel puits de honte ! ». Le procédé se retournait assez souvent contre son auteur.

Le docteur CARTON a remarqué chez BLOY, « une étrange obsession de l'idée de richesse » et met au nombre de ses contradictions « sa haine du riche et son désir de richesse ».

Une ambivalence foncière régissait nombre de conduites bloyennes, aussi bien celles de l'emprunteur invétéré que celles de l'inlassable convertisseur. L'indiscret prosélytisme de BLOY lui avait pourtant valu de la part de Barbey de sévères admonestations : « Mon pauvre Monsieur BLOY, vous avez du tact à peu

(1) « Vous n'avez honni Veuillot, Blanc-Saint-Bonnet et d'autres, qu'après avoir essuyé soit des refus d'argent, soit des réclamations quelconques ». (Lettre de BUET).

(2) Lettre à M. LASERRE (1877).

près comme un soliveau... Ma foi, puisque vous vous permettez avec moi des sans-façons d'examineur drôlatique, je me permettrai, en retour, de vous dire que vous devenez un insupportable pédant en matière de catholicisme... Vous rappelez-vous l'homme qui demande la foudre pour tuer ses puces ? »

BLOY s'entêta à « travailler dans les conversions » selon sa propre expression, toujours à l'affût de nouvelles « proies qu'il espérait soulever du coup ». Le succès dans ce domaine, comme dans les autres, devait lui venir tardivement. RICHEPIN, après BOURGET, l'ayant déçu, il lui adressa, sous enveloppe portant la mention parricide, une lettre injurieuse : « Infâme bandit, abominable scélérat, cynique malfaiteur, pirate de bordel, parricide, atroce canaille »... Il ne pardonna pas à HUYSMANS de s'être converti sans lui.

Au début de l'année 1877, BLOY n'a guère réussi dans ses tentatives d'adaptation. Il est plongé dans « une sorte de découragement universel qui désintéresse le cœur de toutes choses et qui s'installe royalement au centre même de la volonté... cet état épouvantable dans lequel l'homme le plus énergique cesse d'opposer une résistance quelconque aux hommes et aux choses » (1).

Il ne désire plus que la paix et pourtant « j'ai désiré ardemment, écrit-il, le triomphe, je ne savais quel triomphe, il est vrai » (2).

« Il y a en moi un besoin de domination, une rage, une fringale d'action, sans tenir compte desquels il est idiot de prétendre me juger » (3).

« Je ne suis pas fou, affirme Léon BLOY, il ne s'agit nullement d'une perversion ou d'une simple altération de la connaissance, mais d'une horrible intoxication du sentiment ». (4).

(1) Lettre à Mme HELLO, de 1877, citée par BOLLERY. — (2) Lettre à H. de St-Maur (1877), idem. — (3) Lettre à M. Ménard (1877), idem. — (4) Lettre à inconnu (1877), idem.

LE DÉLIRE A TROIS

« La Femme n'apparut dans la vie » de BLOY qu'après trente ans.

« D'un côté le dénuement absolu, de l'autre la timidité la plus incroyable chez un tel violent, le préservèrent plus efficacement que la religion même », lisons-nous dans *Le Désespéré*.

BLOY, sans doute, ne connut longtemps que « l'aumône de l'amour sans l'amour, la fornication par pitié, l'inceste sans la parenté et la désespérante inanité finale de tout cela ». Mais il était tendre avec ses amis. Il aima beaucoup Georges LANDRY, le destinataire des « *Lettres de Jeunesse* ». « Voulez-vous dire à l'infortuné, au très faible et trois fois déplorable Georges, que je ne cesse de penser à lui et que je l'aime, moi, de préférence à n'importe quelle femme ».

En 1876, il écrit à BARBEY qui vient de perdre son frère :

« Je vous écris de mon administration, de ce triste bureau où je pense si souvent et si longuement à vous, comme d'autres pensent à leur maîtresse et d'une manière qui n'est peut-être ni moins tendre ni moins profonde ».

Léon BLOY rencontra Anne-Marie ROULE au début de l'année 1877. Très vite, à cause de son « extrême singularité », il s'attacha à cette jeune femme, plus ou moins déchue (1) :

Anne-Marie était une transfuge du couvent : elle avait désiré se faire religieuse, mais avait refusé le rang de sœur tourière qu'on lui proposait en raison de sa naissance irrégulière. Il vint bientôt à BLOY « un désir éperdu de sauver cette âme ». Il commença par la convaincre de ne plus accepter d'autres subventions que les siennes. Cette aventure qui allait bien mal finir, fut pourtant suivie de plusieurs autres semblables. Plus tard, l'écrivain observait : « Mon existence a été ornée depuis près de trois ans d'un nombre invraisemblable de péripéties du même genre que celle que tu as connue — cela ressemble à une vocation ». Dans « *Le Désespéré* », sont évoqués avec précision « ces sauvetages, ces rédemptions de

(1) Il semble que BLOY, et cela est significatif, ait exagéré dans ses écrits la dégradation d'Anne-Marie.

captives qui lui avaient coûté si cher et qui avaient été si nombreux en une dizaine d'années, quoique les deux plus considérables aient dû être mentionnés à cause de leur durée et du tragique de leur dénouement ».

BLOY voulait, comme il est dit dans *Le Désespéré*, « accomplir le miracle de se faire aimer exclusivement ». La survivance dans l'inconscient du conflit œdipien, explique l'abord difficile et tardif du sexe opposé et cette prédilection pour des amours disputées (1).

L'angoisse de BLOY devenu l'amant d'A.-M. ROULE s'aggrava :

« Je deviens fou, fou, fou », écrit-il le 22 mai 1877 ; j'ai dans le fond, dans le repli le plus caché de mon cœur, une blessure horrible que personne ne connaît et que personne ne guérira, excepté Dieu peut-être, s'il lui plaît »... « n'explique pas tout de moi par la paresse. Il y a là, sans doute, beaucoup de vérité, mais une vérité sans profondeur, parce que tu ne sais pas toute ma vie. J'en demande grâce et pitié, voilà tout !... Ma volonté n'est pas libre et ma tête se perd ».

« C'est dans ces dispositions de cœur, d'âme et d'esprit que Léon BLOY fut rappelé à Périgueux par la mort de son père, survenue le 24 mai 1877 ». écrit BOLLERY.

BLOY arriva après l'enterrement et vit en cette circonstance un « formidable avertissement » et le « châtiment des douleurs sans nombre qu'il avait infligées à cette pauvre et chère âme ».

S'estimant responsable de cette mort, Léon BLOY écrivit à Anne-Marie cette lettre où le caractère sexuel de sa culpabilité apparaît nettement :

« Ma petite sœur chérie,

« Me voici sur le point de partir... Tu ne sais pas, pauvre petite, combien je t'aime et combien je souffre. Tu ne comprends peut-être pas très bien ma situation parce que tu ne sais pas tout ce qu'il y a dans ma pauvre tête et dans mon pauvre cœur. Je vais essayer de te l'expliquer.

(1) Cf. FREUD : « Sur un type spécial du choix de l'objet chez l'homme ».

« L'objet amoureux étant représenté par une femme non libre, ou quelque peu suspecte, ceci pouvant aller jusqu'à la préférence exclusive pour les prostituées. Leur fixation amoureuse est paroxystique, écrit FREUD, et revêt tous les caractères de la surestimation ; néanmoins, ils peuvent avoir plusieurs aventures du même style qui se déroulent avec une régularité obsessionnelle. Dernière étrangeté, ils sont hantés par la préoccupation de racheter la femme, c'est un véritable complexe de sauvetage. Un homme de ce type, après avoir séduit une femme avec la plus extrême habileté, lui envoyait par la poste des tracts moralisateurs ».

Tu te souviens dans quelles circonstances mon malheureux père est mort. Tu sais ce qui a *causé mon retard* (1). Pour moi, je ne l'oublierai pas de ma vie et ce souvenir empoisonne mon existence à tel point qu'à chaque minute il me semble que je vais crier de douleur... Mais, si mon père avait le droit de compter spécialement sur moi pendant sa vie, il a encore plus le droit d'y compter après sa mort. Ce n'est pas assez que de faire dire quelques messes et de faire quelques communions. Il faut que je me voue entièrement, il faut une réparation complète, un sacrifice absolu et sans réserve. C'est pour cela que je veux me faire trappiste. Tu me fais beaucoup de chagrin, ma chérie, quand tu me dis que je fais une folie, que je suis fou. Je ne suis nullement fou, je suis tout simplement un pauvre malheureux qui a un terrible devoir à remplir et qui a bien peu de courage » (2).

Léon, qui s'interdisait de voir sa maîtresse, terminait par ce post-scriptum d'adolescent : « Lundi, à neuf heures sonnantes, mets-toi à ta fenêtre ».

Anne-Marie, on le voit, s'étonnait d'un tel excès de scrupules. Son ami, plein d'ambivalence à son égard, demandait à la Vierge de dissiper « cet obstacle présentement sur son chemin... ».

Madame BLOY, plus que jamais, incitait son fils à la Pénitence : « Ma sublime mère, qui n'a point de lâches tendresses, me l'écrivait dernièrement. Ce n'est point, me disait-elle, un demi-sacrifice qu'il te faut accomplir, tu es un holocauste qui doit être entièrement consumé par le feu du sacrifice ».

Léon BLOY annonça son départ à BARBEY : « J'ai à vous apprendre que j'ai pris définitivement et irrévocablement la résolution d'aller au couvent et j'irai de préférence à la Trappe ou à la Chartreuse... Vous n'avez pas l'idée de ce que je souffre. C'est épouvantable. Je ne m'intéresse plus à rien. La littérature m'ennuie, l'art ne m'intéresse pas, les femmes m'épouvantent et les hommes me font horreur ».

Il écrivait également à l'un de ses correspondants :

« Que faire dans le monde ? La littérature, je la méprise, l'art a cessé même de m'intéresser, l'érudition m'est odieuse, l'argent me donne la nausée, le mariage m'est interdit par toutes les lois de la prudence divine et de la prudence humaine. D'un autre côté, je suis inébranlablement persuadé que tout est perdu et que l'écroulement définitif de l'ordre social entier est une affaire de peu de temps ».

(1) Souligné par Léon BLOY.

(2) Lettre communiquée par BOLLERY.

Puisque le monde tardait à s'écrouler, Léon BLOY essaierait de le quitter. Mais Anne-Marie le retenait : « Je t'aime au point de ne penser qu'à toi, quand je ne pense pas à mon père ».

BARBEY l'avait bien déçu « qui laissait s'écouler sa vie sans y rien changer ». BLOY espérait bien que les prières d'un Trappiste obtiendraient enfin le changement désiré (1), mais il craignait la séparation :

« Je redoute cet instant parce que je sais combien il me fera souffrir. Il me sera cruel surtout à cause de vous, mon ami, qui avez presque toute la place dans mon pauvre cœur ». Et un bon Père Trappiste lui enlevait ses dernières illusions en l'assurant « que sa disparition ne ferait pas dans le monde un trou énorme et que ses amis n'en seraient pas inconsolables ».

Les moines n'encouragèrent pas la vocation de ce pénitent que déchiraient trop de contradictions. Lui-même fut rebuté par tant d'austérité (2).

« Si la Trappe est le seuil du Paradis, l'hôtellerie de la Trappe n'est pas assurément le seuil de Sybaris », assurait-il à BARBEY, l'homme de lettres se réveillant au terme d'une longue lettre édifiente.

BLOY sentit la force des liens qui l'unissaient à Anne-Marie ; sa retraite facilita d'autres prises de conscience et, de la Maison-Dieu, il écrivit à BARBEY :

« Vous m'avez souvent reproché, très raisonnablement reproché, l'amertume envenimée de mes objurgations dont le ridicule même n'atténuaît pas la dureté et la noirceur. Je le vois bien, il s'y mêlait à mon insu tant d'orgueil, tant de colère ! Et je prenais pour de la charité une des formes les plus subtiles de l'amour déréglé de soi-même ».

« Mon ami, ma très chère âme, je ne vous parlerai plus comme je l'ai fait tant de fois, je vous le promets, je n'aurai plus de colère, ni de paroles cruelles, je ne veux plus vous heurter ni vous irriter, je me tiendrai devant vous comme je pourrai, sans tristesse et sans larmes et je prierai plus souvent ».

Peu après le retour à Paris de Léon BLOY, sa mère mourut à son tour, le 18 novembre 1877. Il ressentit moins vivement cette perte que celle de son père. On s'étonne de lire sous la plume de

(1) BLOY supportait très mal les relations féminines de BARBEY. Celui-ci, ayant par exception loué un ouvrage écrit par une femme, BLOY se fâcha.

(2) En particulier par la suppression du café et du tabac. Léon n'avait plus 20 ans.

l'abbé Steinmann, si perspicace, que Léon BLOY n'aima jamais son père. Croyons plutôt *Le Désespéré* : « Nous nous étions endurcis l'un contre l'autre... Il s'est trouvé qu'il m'a fallu prendre une hache et trancher des câbles pour échapper à ce trépassé qu'on portait en terre »....

Au début de l'année 1878, Léon BLOY envisagea d'épouser sa maîtresse ; mais il subordonna ce mariage à la réussite d'un emprunt de deux mille francs, qu'il n'obtint de personne. L'abbé Steinmann se demande à ce sujet « si en sollicitant le prêt d'une pareille somme, BLOY ne tentait pas la Providence, escomptant un refus qui le dégagerait de sa promesse ». Cette supposition est loin d'être gratuite, l'ambivalence des sentiments de BLOY pour son amie ne fait aucun doute. Mais cette circonstance révèle surtout la signification profonde de l'emprunt pour Léon BLOY, réassurance indispensable, autorisation donnée par le père qui transmet sa puissance. Aussi, BLOY se plaisait-il à célébrer les prodiges de la Providence : « Je ne sais si vous admirez suffisamment ce perpétuel miracle. Nous sommes depuis deux années sans aucun moyen d'existence, sans revenu d'aucune sorte et nous vivons ».

Léon BLOY se trouvait dans cette situation psychologique de ne pouvoir travailler, ou se marier, qu'après avoir reçu de l'argent, ce qu'il exprimait ainsi : « Si j'obtiens de manière ou d'autre la sécurité matérielle pour un peu de temps, *si un tel signe m'est montré de la protection divine* (1), à l'instant même, vous m'entendez bien, à l'instant même je me retrouverai debout et tout armé... ». Au mois de juin de la même année, Léon BLOY, ne pouvant se résoudre à quitter Anne-Marie pas plus qu'à l'épouser, s'enfuit à la Trappe. Impulsivement, il avait donné sa démission à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord. Il remettait aux événements le soin de dénouer son destin. Il escomptait à ce moment la réussite d'un projet de départ au Canada, où devait l'emmener un certain PUYJALON.

« Si PUYJALON me rappelle à Paris, je penserais très fort que c'est Dieu qui m'appelle, sinon je reste » (à la Trappe).

PUYJALON ne l'appela pas. Et, au monastère, l'amour de Léon BLOY pour Anne-Marie ne fit que s'exalter. Tristement, il revint à Paris. Anne-Marie se convertit alors tout à fait et bientôt sa pieuse ferveur venant à dépasser celle de son ami, les rôles s'inversèrent, comme il est décrit dans *Le Désespéré*.

Léon BLOY, dans une lettre à Madame HELLO, raconte cette période mystique :

(1) C'est nous qui soulignons.

« A dater de ce jour, commença cette histoire étonnante de relations fraternelles, de prières sans relâche, de communications surnaturelles et de souffrances dont le récit détaillé paraîtrait invraisemblable ».

Les deux amants se cachaient ; l'écrivain HELLO et un prêtre, l'abbé TARDIF de MOIDREY, étaient les seuls à connaître leur liaison. Anne-Marie avait proposé de reprendre son métier de couturière. Mais, écrit Léon BLOY : « Je m'y étais toujours opposé avec force, alléguant qu'il fallait avoir confiance en Dieu et ne pas préférer un gain misérable à ces magnifiques prières de dix à quinze heures qu'elle faisait chaque jour aux églises ou dans sa chambre, en les accompagnant de torrents de larmes. Mais tout récemment, la misère devenant tout à fait intolérable, il fallut recourir à cette extrémité. Alors, se produisit un fait d'une claire signification. Anne-Marie a des yeux excellents. Eh bien ! sa vue s'obscurcissait subitement au milieu de son travail et la forçait d'y renoncer. Elle a vu là et me le disait en pleurant, un signe certain que Dieu lui-même s'y opposait ».

Anne-Marie se trouvant affligée de cécité hystérique et BLOY ayant, dès 1879, démissionné de son emploi, tous deux vécurent de charités.

La situation sembla s'éclaircir le jour où l'abbé TARDIF, qui était riche, proposa à BLOY d'assurer son existence s'il consacrait son talent à la défense de Notre-Dame de la Salette : « Je parlerai, vous écrirez et nous ne nous quitterons plus ». Si jamais, écrit Hubert COLLEYE, Léon BLOY put se croire près de toucher au but rêvé, ce fut le jour où il rencontra ce dévôt ». Mais, en septembre 1879, l'abbé TARDIF mourut d'un érysipèle et fut enterré à la Salette où il était venu en pèlerinage avec BLOY. Celui-ci avait précipité son retour à Paris, où l'attendait Anne-Marie ; il crut avoir abandonné l'abbé et le regretta amèrement. Cet événement ébranla profondément Léon BLOY, qui écrivait quelques jours plus tard : « Cette mort de mon bien-aimé père spirituel m'a poigné. Je suis réellement affolé de douleur et je ne puis me consoler. Au moment où je vous écris, je me sens suffoqué par les larmes. La mort de mon père et la mort de ma mère ne m'ont pas aussi profondément affligé que cette mort ».

Après la disparition de l'abbé TARDIF, Léon BLOY et son amie formèrent « un couple très clos sur lui-même et donc propice à l'aliénation » (1), qui demeurait cependant soumis à l'influence pathogène d'un bien étrange personnage, l'écrivain HELLO. Celui-

(1) Loi du milieu clos de LASEGUE et FALRET (Mémoire de 1877):

ci vivait, écrit l'abbé STEINMANN, dans un état de délire latent et son ivresse prophétique fut portée à son comble fin février ou début mars 1880, lorsqu'il rencontra Anne-Marie ROULE avec BLOY. Déjà, avant la mort de l'abbé TARDIF, il écrivait à BLOY : « Il est probable que nous touchons à un événement qui sera l'Événement plutôt qu'un événement. Il faut que cet événement soit l'Avènement ou tout est perdu. La guerre qui semble approcher est probablement l'espèce sous laquelle se présente l'Événement... ». Il s'intéressa frénétiquement aux révélations d'Anne-Marie ROULE, qui prétendit avoir reçu comme Mélanie, la voyante de la Salette, communication d'un secret. Elle annonça le règne prochain de la Troisième Personne. BLOY s'exaltait de plus en plus : « Il se fait en moi depuis le commencement de mars un travail incroyable que je ne puis expliquer d'aucune manière et auquel je ne comprends absolument rien. Depuis quelques jours, je suis réellement malade... Depuis le dix, je suis à peu près fou... J'ai une faim et une soif si furieuses de la gloire de Dieu, que je compte les jours comme un insensé. Tout ce qui n'est pas cette revanche de la Justice divine, ou du moins l'espoir de cette revanche très prochaine, m'exaspère jusqu'au délire... ». Pourtant, il n'a pas perdu tout sens critique : « Depuis le 19, fête de Saint Joseph, je peux dire que, d'après les manières de voir ordinaires, elle (Anne-Marie) est complètement folle. Elle croit que nous touchons aux plus prodigieux événements, que Jésus, crucifié depuis tant de siècles, ne peut attendre et qu'Elie, son libérateur, va venir, pour le détacher de la croix et pour être le précurseur du Saint-Esprit ».

Dans leur étude du délire à deux, BAILLARGER, LASEGUE et FALRET concluaient que seul l'élément actif est vraiment délirant, l'autre restant déraisonnable, comme suspendu entre la raison et la folie. Cette dernière position semble avoir été quelque temps celle de BLOY. Il est certain que BLOY crut Anne-Marie lui disant que HELLO et lui avaient été choisis comme prophètes du troisième règne, celui de l'Esprit-Saint. Après l'internement de son amie, il écrira : « J'ai fait le plus grand rêve du monde, j'ai cru le réaliser, que dis-je ? J'en ai été sûr, j'en ai eu la preuve absolue, évidente et tout s'est évanoui ». Aussi pénible que fut sa désillusion, elle n'anéantit pas complètement ses espérances. Sa correspondance ultérieure en témoigne ; il continua à prédire des miracles pour l'année 1886 et plus tard, Madame BLOY dira, de son mari : « Je l'ai toujours vu attendre »

L'étude détaillée de ce cas de délire à trois, montrerait toute la justesse de certaines corrections apportées par REGIS aux conceptions de LASEGUE et FALRET. En effet, les caractères particuliers attribués par ces deux auteurs aux sujets induits, ne se retrouveraient que chez Anne-Marie : « L'intelligence faible, la docilité passive, l'existence confinée, l'appât d'un intérêt personnel

(en l'occurrence l'attachement admiratif de son amant). Mais comme REGIS l'a indiqué, l'induction ne saurait être que réciproque et la prédisposition au délire de BLOY et de HELLO est d'autant plus manifeste qu'elle s'exprimait chez l'un et l'autre à travers la même prédilection thématique.

L'isolement (1) de BLOY et d'Anne-Marie ROULE s'aggrava encore. La femme de HELLO, une fois de plus, « infligea son ordre et son équilibre de bourgeoise à ce Benjamin de l'Extase » qu'était son mari : elle refusa de recevoir Anne-Marie ROULE comme BLOY le lui demandait ; celui-ci, qui voulait attendre à la Salette les terribles catastrophes prévues pour septembre, dut emmener son amie ; tous deux ne quittèrent la Montagne Sainte que sur les instances des missionnaires, inquiets de voir se prolonger le séjour des deux pèlerins. Rentrés à Paris, ils reprirent leur vie de reclus. BLOY délaissait BARBEY d'AUREVILLY lui-même, qui écrivait à Landry : « Quant à BLOY, je ne compte plus sur lui. Il est emporté dans des sphères où je n'irai pas le chercher ; il ne m'a pas écrit plus qu'à vous. Que sommes-nous pour lui ? Des néants... ». Citant ce fragment de lettre, J. BOLLERY ajoute : « On sent quelque amertume dans le trait dont le vieil écrivain souligne la place vide de BLOY, dans le cercle des familiers. Et peut-être fut-ce à la faveur de cette défection momentanée de son homme-lige, que BARBEY d'AUREVILLY accepta les services d'une nouvelle venue rencontrée chez COPPEE, Mademoiselle READ, qui remplit auprès de lui jusqu'à sa mort, le rôle qu'on sait ».

En juillet 1882, BLOY reconnut que son amie était malade ; le médecin consulté l'adressa d'urgence à Sainte-Anne, où le docteur BOUCHEREAU rédigea le certificat immédiat suivant : « Je soussigne... que la nommée ROULE... est atteinte de persécution avec hallucinations ; on l'insulte, on la méprise, on l'empêche de travailler ; crainte d'empoisonnement, refus d'aliment ; peu de soin de sa personne ; préoccupations religieuses, réticence, intelligence faible ».

En septembre 1882, un certificat de situation fut établi avant le transfert de la malade à Caen... (débilité mentale, notions bornées, délire de persécution avec idées mystiques...). Anne-Marie, dans son délire, criait sa haine à BLOY, son principal persécuteur.

Le docteur GELMA (2) remarquait que « ce courant hostile en provenance de l'inconscient, exprimait peut-être les mécomptes

(1) « Il faut absolument, écrivait BLOY à son amie, ma bien-aimée, que tous les amis continuent à ignorer que tu existes ».

(2) Dans « *Extrait des Cahiers de Psychiatrie* », Strasbourg (1952). Pages de psychiatrie de l'Histoire : « La schizophrénie d'Anne-Marie ROULE ».

de la malheureuse à l'égard de l'amant dont elle n'a jamais compris les subtilités, les invites à un conformisme dévotionneux incompatible avec la nature et l'objet de leurs relations ». Cet auteur a conclu à la schizophrénie d'Anne-Marie ROULE ; plus précisément, nous pensons qu'elle fut une délirante paranoïde.

« Que diable faire alors ? demandait BLOY à ROLLINAT, un mois après l'internement de son amie. Non seulement la vie ne m'est pas savoureuse, mais elle m'est presque impossible. Si je n'avais une loi religieuse qui me prescrit d'endurer, je me laisserais voluptueusement crever de faim, ou je me jetterais à la Sodomie pour me refaire des illusions... Si je m'efforce de tirer quelques ressources amères du pauvre instrument littéraire que vous savez, une inconcevable unanimité de répulsion me ferme toutes les portes et je retombe toujours sur moi, sur moi seul, comme on retombe sur un frère agonisant ; je retombe sur le sentiment religieux qui me consolait autrefois et qui maintenant me trouble et me crucifie, je retombe enfin sur le désir enragé de bonheur auquel je ne crois plus et dont il me semble que j'ai autant besoin que de respirer ». Il décida pourtant de partir à la Grande Chartreuse, mais il ne songeait plus à se faire moine, il irait seulement solliciter un secours qui lui permettrait d'écrire. Les Chartreux admirèrent son talent, décidèrent de l'aider et le mirent en garde : « Pour vous, cher ami, il vous faut éreinter, mordre toujours, être sans cesse en colère, écrivez quoique ce soit, il y aura de la bile, des mots revêches, des épithètes acariâtres : c'est un défaut littéraire, c'est votre défaut, il gâte vos meilleures productions et c'est la cause de vos échecs si pénibles avec vos éditeurs ».

BLOY confiait à son ami Charles BUET les tourments qu'il endurait aux anniversaires de ses fallacieuses espérances : « Je pleure dans ma chambre, je pleure dans la rue, je pleure dans les églises, je suis submergé de chagrin. Je sens une telle faim de consolation et de secours sensible, que pour la première fois peut-être je me surprends à rêver de l'intimité conjugale, tant ce que je suis seul à porter m'accable et me désespère ». Mais BUET, lui aussi, dit sa manière de penser : « Tu es dans un état d'âme, de cœur et d'esprit absolument anormal. Tu es plein de contradictions. Tu recherches l'amitié et tu repousses les amis. Tu as besoin d'affection, tu méprises les hommes. Tu t'es fait contraire à toute règle sociale et par l'effet de ta volonté, tu es devenu un isolé... Tu as vu l'exemple de Monsieur d'AUREVILLY et tu as eu le malheur de suivre la même voie de farouche solitude et d'amer dédain ».

BLOY finit par se reconnaître « impropre à tout ce qui se fait sur la terre et dans l'impossibilité d'être encadré dans aucun groupe ». Pourtant, en 1884, il réussit à faire paraître son premier

livre : « *Le Révéléateur du Globe* ». C'est l'époque où, vêtu d'excentriques défroques données par BARBEY d'AUREVILLY, il fréquente le cabaret montmartrois du Chat Noir. Les articles qu'il donne au journal du même nom ayant attiré sur lui l'attention, il entre au « *Figaro* ». Ses amis se nomment : J. K. HUYSMANS, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Il a trouvé en la personne d'un peu sociable journaliste genevois, Louis MONTCHAL, un admirateur passionné, un correspondant fidèle. L'éditeur Stock lui demande un roman.

Mais, comme il lui faut « la retraite religieuse ou la diversion d'une terrible guerre de plume », il crée un hebdomadaire : « *Le Pal* ».

Cherchant le « moyen de se rendre insupportable à ses contemporains », BLOY a choisi l'empalement littéraire de ses semblables. « L'incontestable beauté du « *Pal* » écrit-il, est surtout en effet dans son symbolisme ». Et BLOY dénombre dans son journal, « les Sodomites de la République des vaincus ».

En cette année 1885, un nouveau malheur s'abattit sur Léon BLOY ; il avait alors pour maîtresse une pauvre fille trouvée dans la rue. Morphinomane, elle mourut en quelques jours du tétanos. BLOY se vit harcelé « par de douloureux fantômes jusqu'à l'hallucination et jusqu'à la folie ». Il écrivit à MONTCHAL : « Si jamais je me suis trouvé en danger, c'est maintenant sans aucun doute, danger pour ma raison, danger pour ma santé... »

Une fois de plus, il décida de partir à la Grande Chartreuse. Mais la réception d'une somme de 400 francs envoyée par le Père Général le fit changer d'avis. Il résolut de rester à Paris et d'écrire le roman projeté ; il s'en excusa auprès du Père Général : « Le premier objet de votre envoi d'argent, le paiement de mes dettes, est rempli et que Dieu vous en récompense, mais le second, c'est-à-dire mon départ, ne l'est pas et je crains que vous me condamnerez pour cela... Donnez-moi votre bénédiction... Votre malheureux enfant ». Le Père Général envoya cette indulgente réponse : « Je n'ai rien, mon cher enfant, à condamner dans votre conduite ; usez sans scrupule des dons de la Providence et priez pour votre pauvre père ».

LE DESESPERE

« La Vie est éclairée par l'œuvre comme une réalité dont la détermination totale se trouve en dehors d'elle, à la fois dans les conditions qui la produisent et dans la création artistique qui l'achève et la complète en l'exprimant ».

J. P. SARTRE.

« Question de Méthode ».

Ainsi pardonné, Léon se mit au travail et jeta sur le papier, l'exclamation qui ouvre son roman, ce cri d'Œdipe horrifié :

« Quand vous recevrez cette lettre, mon cher ami, j'aurai achevé de tuer mon père... Le pauvre homme agonise et mourra, dit-on, avant le jour... Je suis parricide pourtant, telle est l'unique vision de mon esprit ».

L'auteur consommait son crime en devenant écrivain :

« Ah ! le couteau eût mieux valu, sans doute, le rudimentaire couteau du chourineur filial !... Je serais fixé sur la nature légalement ignominieuse d'une probable expiation ; enfin, je ne resterais pas avec cette hideuse incertitude d'avoir eu raison de passer sur le cœur du malheureux homme, pour me jeter aux réprobations et aux avanies démoniaques de la vie d'artiste ».

« Et cependant, ajoute-t-il, s'il fallait revivre ces dix dernières années, je ne vois pas de quelle autre façon je pourrais m'y prendre. ». « *Le Désespéré* » est le récit d'un homme engagé dans une lutte sans merci contre une culpabilité qui l'accable. Après l'internement d'Anne-Marie ROULE, BLOY chercha et trouva la secrète origine de ses remords.

Ils encombrèrent désormais ma vie, les fantômes ! » s'écrie-t-il ; celui de J.-B. BLOY « petit bourgeois crispé » fut le premier à comparaître.

Les fantasmes les plus archaïques percent sous de singulières images :

« Déjà, dans toutes les conditions inimaginables, un père et un fils sont comme deux âmes muettes qui se regardent de l'un à l'autre

bord de l'abîme du flanc maternel, sans pouvoir presque jamais ni se parler ni s'étreindre... ».

BLOY eut l'étonnant privilège de communiquer avec son inconscient et de saisir directement la signification de certains symboles universels. (1).

Et l'Abbé STEINMAN se scandalise quelque peu de ce que l'écrivain « dans ses lettres à la fiancée ose développer son symbolisme effrayant du sexe féminin, image du paradis ».

A ce sujet, S. FUMET remarquait avec justesse : « Il n'écrit pas que c'est la femme qui est l'emblème de l'Eden, mais que c'est l'Eden qui la symbolise, car il pense à l'Immaculée Conception antérieure comme la Sagesse aux montagnes et aux fontaines ».

Certains contemporains admirèrent ces aperceptions ; BLOY reçut de MAETERLINCK cet éloge : « Monsieur, je viens de lire la Femme Pauvre. C'est, je pense, la seule des œuvres de ces jours où il y ait des marques évidentes de génie, si par génie on entend certains éclairs en profondeur qui relient ce qu'on voit à ce que l'on ne voit pas et ce qu'on ne comprend pas à ce que l'on comprendra un jour ».

Dans son livre sur HUYSMANS, le Docteur GALLOT montre le « long et douloureux effort que fit HUYSMANS pour se comprendre ». « *Le Désespéré* » est le fruit d'une tentative semblable. (2).

Léon BLOY découvre « son horreur désormais insurmontable de tout partage aussi bien dans le passé que dans l'avenir ».

MARCHENOIR (3), se reproche ainsi l'aliénation de son amie : « Cette sainte, il la convoitait comme une maîtresse vulgaire ». Il regrette cette lettre si ambivalente, à laquelle Véronique a répondu par une auto-castration symbolique. (4).

« Cette lettre, il se jugeait atroce et insensé pour l'avoir écrite ». « Et cependant, qu'aurait-il pu faire ou ne pas faire sans être à ses propres yeux un pire insensé ou un traître ? ».

L. BLOY pressent que les péripéties de son existence ont exprimé de profonds conflits dont il n'est pas maître. Cet étrange sentiment,

(1) « Tu sais, écrivit BLOY à sa fiancée, que je vois le Symbole en tout et partout, même dans les fictions les plus vaines de l'Esprit humain... ces contes de fée qui sont à peu près identiques chez tous les peuples et qui m'ont l'air de cacher un sens profond ».

(2) Pour BLOY, « vivre et comprendre sont inséparables », A. BEGUIN.

(3) S. FUMET, dont les interprétations sont surtout religieuses, a finement noté le rôle joué dans le drame par ce qu'il appelle la « confusion des désirs » de BLOY.

(4) Véronique se fait arracher toutes les dents.

souvent renouvelé d'une mystérieuse signification, il l'a transposé au domaine de l'histoire : « Dégager de l'histoire universelle un ensemble symbolique, c'est-à-dire prouver que l'histoire *signifie quelque chose*, qu'elle a son architecture et qu'elle se développe avec docilité sur les antérieures données d'un plan infaillible, c'était une opération qui exigeait l'holocauste préalable du Libre-Arbitre, tel, du moins que la raison moderne peut le concevoir. »

Plus d'un passage du « *Désespéré* » montre comment s'établit une sorte de communication d'inconscient à inconscient entre BLOY et Anne-Marie, évidemment favorisée par l'état mental de celle-ci. Cette transmission immédiate, sous la forme d'une pseudo-exégèse religieuse, confirma leur sentiment du miracle.

Le récit romancé que fait Léon BLOY de son aventure tragique constitue en lui-même un acte symbolique : MARCHENOIR n'est pas l'amant de Véronique et il se fait écraser par un camion en sortant de l'asile où il vient de conduire son amie. MARCHENOIR agonisant adresse à Georges une recommandation : « Toi, mon bien-aimé, veille sur la malheureuse Véronique, après que tu m'auras mis en terre. Pauvre fille ! » dernière prière qui rappelle étrangement celle de Jacopo, Bravo de Venise, le premier héros de BLOY adolescent.

Pour outrancières qu'elles soient, les satires du *Désespéré* marquaient un net progrès sur les pamphlets du Pal. L'agressivité de BLOY se sublimait aux dépens de beaucoup de gens, hommes de lettres, journalistes et même médecins, tel le Docteur des BOIS (Chérubin des Bois) « l'exorciste délicat des petites névroses distinguées, jobardement épris de toute absconse doctrine capable de travestir son néant ».

L'origine profonde de cette attitude d'agression, primitivement dirigée contre le père, apparaît à l'évidence quand BLOY fustige bourgeois et franc-maçons ; mais l'auteur de ce roman bigarré se déclare lui-même placé entre deux images « une image de prière et une image d'extermination ».

Les attaques de BLOY dans « *Le Désespéré* » déclenchèrent dans le monde littéraire une réelle « conspiration du silence », consacrant sa réputation de persécuté persécuteur. Par de nombreux traits, l'étude de la constitution paranoïaque, faite par le Docteur MONTASSUT, pourrait s'appliquer à BLOY. L'auteur cite d'ailleurs dans son ouvrage cette « orgueilleuse prière du Mendiant Ingrat » : « Et je ferai ces choses quand même vous ne voudriez pas, parce que votre gloire me presse encore plus que vos adorables souffrances, et que vous ayant abandonné pour vous conquérir le monde, vous n'aurez plus rien à me refuser ».

Méfiant, il fallait l'être pour tenir les médecins en si désobligeante suspicion : « Nous ne croyons pas à la science de ces gens-là, et que pourrait faire un médecin sinon prescrire une potion coûteuse et suspecte dont nous n'oserions pas nous servir ».

Le caractère impérieux de BLOY ne supporta jamais la contradiction : « on ne discutait pas avec lui, écrit l'Abbé STEINMAN : ses amis le savaient bien, et RAISSA MARITAIN, René MARTINEAU l'affirment comme une vérité première ; il fallait l'aimer ». Avant de l'épouser, il prévint honnêtement sa fiancée qu'elle devait épouser ses idées en même temps que sa personne.

Quant à son « impossibilité bien démontrée de s'ajuster à un monde », BLOY la proclamait lui-même. Il ne méconnaissait pas davantage son orgueil que venait heureusement corriger un sens subtil de l'humour.

Léon BLOY savait que son « attitude agressive et arrogante était en contradiction foncière avec (ses) exigences affectives » (1), lui qui se disait : un vieil âne très doux sous la menaçante carapace d'un rhinocéros » et écrivait à MARTINEAU :

« Très peu ont compris que le pamphlet, la forme agressive et brutale qui m'a rendu célèbre, n'est strictement qu'un masque ou mieux une cuirasse. Ceux qui me connaissent bien savent que mon vrai fonds c'est la tendresse et la contemplation ». Et ce « famélique de tendresse » demandait : « Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas le blasphème par amour qui serait la prière de l'abandonné ? ».

Il fallait des ennemis à BLOY pour justifier son agressivité. Arrivé depuis peu au Danemark, il s'écriait joyeusement : « J'ai déjà des ennemis ».

Cette agressivité devait compenser une profonde passivité dont BLOY risquait fort de devoir se défendre par le délire ; mais une puissante réalisation symbolique des pulsions, dans l'œuvre et dans la vie (2) pouvait éviter leur projection.

Vu sous l'angle analytique, il semble bien que le « cas » de BLOY soit une illustration de l'assertion, un peu trop elliptique, de SHIFF : « plus encore que l'homosexualité c'est l'association homosexualité-inceste qui nous paraît à la base de la Paranoïa ».

Au début de cette étude, nous avons isolé dans la personnalité que nous étudions certains traits de fixation au stade « anal » de

(1) J. DELAY : « *La Paranoïa de compensation* ».

(2) Par les conduites d'emprunt, par exemple.

l'évolution instinctuelle. Ce stade est encore marqué par la valeur donnée aux mots, leur investissement magique ; et l'on pense à l'extraordinaire génie verbal de BLOY, dont le style cependant se dépouilla de plus en plus.

Enfin, si deux souhaits d'enfant, l'un passif, l'autre actif, caractérisent à ce stade l'état des relations objectales, ces quelques lignes de BLOY sont moins surprenantes : « Ce que les enfants sont pour moi, jé crois vous l'avoir dit à peu près. Il y a même là une *anomalie de nature, un désordre, une manière d'appétence féminine* (1), qui doit étonner comme une monstruosité chez un être aussi extérieurement viril ». Quant au souhait d'offrir à sa mère un enfant, il est vraisemblable qu'il se réalise symboliquement dans la création littéraire si souvent assimilée par BLOY et d'autres à une pénible parturition.

On ne sait pas dans quelle mesure ces fixations sont héréditaires. Sans aucunement prétendre démêler la part de l'hérédité et celle des interréactions familiales (2), nous évoquerons la destinée de deux des frères de BLOY.

Marc, fertile en projets grandioses et chimériques, crut entre autres faire fortune par une plantation de ramie au Brésil. Ses déceptions le menèrent au suicide. Georges s'engagea très jeune dans la Marine. Il fut révoqué, alors qu'il travaillait dans les Douanes du Tonkin pour homosexualité. Emigré en Cochinchine, il prit la défense des indigènes avec tant de quérulance que les colons le firent condamner aux travaux forcés. « La mesure peut sembler excessive, écrivait un de ces juges, mais que décider vis-à-vis d'un individu qui vient nous affirmer son droit à faire la guerre ; c'est ainsi qu'il qualifie ses opérations de brigandage ; dans un pays civilisé et dans un milieu éclairé, ces théories n'auraient pas d'autre valeur que celle attachée aux déclamations d'un fou ; mais dans un milieu de gens primitifs... ce fou peut devenir dangereux pour l'ordre public » ?

BLOY se démena sans succès pour obtenir la réhabilitation de son frère, dont l'anomalie était d'ailleurs loin de lui échapper. « Mon frère est une espèce d'aliéné, qu'aucune puissance au monde ne pourra jamais sauver. Rien ne lui profite. C'est un monomane de justice écrite et de légalité ».

Heureusement pour lui, L. BLOY semble avoir été plutôt un monomane de Justice divine. Il se croyait réservé pour être le Témoin

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) La schizophrénie a frappé dans la descendance de BLOY ; mais l'épouse de L. BLOY fut elle-même internée à Ste-Anne pour une bouffée délirante dont, il est vrai, l'étiologie mixte, infectieuse post-puerpérale et réactionnelle à de lamentables conditions de vie, semble devoir être retenue.

de Dieu et il attendait son Jour. Parfois, il préférait se retrancher derrière sa femme : « Suis-je désigné pour sauver du néant et de l'oubli cet inestimable secret d'où dépend la vie d'un grand nombre ? Jeanne le pense ». Son Messianisme se rapproche beaucoup de celui que DIDE a décrit chez les Idéalistes passionnés. (1).

Les griefs de BLOY, à l'encontre de HUSMANS, sont peut-être plus injustes qu'imaginaires : un paranoïaque perçoit mieux qu'un autre l'inconscient d'autrui. (2).

Les notations de coïncidence fourmillent dans l'œuvre de Léon BLOY ; mais ne sont-elles pas simplement celles d'un « homme religieux qui prend pour accordé que tous les événements qui ont quelque rapport avec sa vie expriment à son égard une intention divine » ? (3).

Toutefois, certaines impressions que BLOY explique par le « surnaturel diabolique » nous paraissent être bien près des phénomènes psycho-sensoriels pathologiques.

« Nous avons la certitude d'habiter une maison maudite, une maison de pestilence et de mort, saturée d'une odeur de putréfaction et visitée par des fantômes ».

Quand ils ne soupçonnaient pas les fantômes, les BLOY accusaient les voisins.

En 1906, ils avaient effectué une quinzaine de déménagements, fuyant le quartier ou bien quelque cataclysme imaginaire.

(1) « L'idéalisme passionné s'il évolue sur un substratum intellectuel solide, si la mémoire lui fournit des éléments utiles, au point de vue de l'expression verbale, constituera un des facteurs primordiaux de l'imagination créatrice ».

(2) BLOY reprochait à HUYSMANS d'avoir attisé son ire pour ruiner son avenir littéraire et de s'être servi de lui pour assouvir ses rancunes personnelles.

(3) William JAMES : « *L'Expérience Religieuse* ».

CONCLUSION

Des fantasmes d'anéantissement du monde, des idées de grandeur en particulier de mission, une tendance à se croire persécuté, un mode de pensée essentiellement symbolique (1), donnent un aspect « prépsychotique » à la personnalité de BLOY, personnalité d'autant plus rigide qu'elle était menacée d'effondrement.

La paranoïa de BLOY s'est toujours maintenue dans les limites d'une organisation caractérielle et ne s'est pas constituée en véritable activité délirante.

Sans doute, sa créance au délire d'Anne-Marie ROULE laissa-t-elle des séquelles définitives ; mais son « désenchantement » de 1886 fut assez vrai pour l'amener à une sorte d'auto-analyse qui donne à son premier roman sa résonance profonde. Marchenoir comme BLOY « fut orné, dès son premier jour, de la déplorable faculté, trop rare pour qu'on ait pu l'observer, de porter autour de son intelligence, comme une brume de choses anciennes et indiscernables, comme un halo de rêveries antérieures qui ne lui permirent longtemps qu'une vision réfractée du monde ambiant. Il eut le maillot réminiscent, si l'on veut concéder cette façon d'exprimer une chose naturellement indicible ». (2).

Le Désespéré clôt toute une phase de la vie de BLOY. Les admirables « *Lettres à la Fiancée* » qu'il écrivit deux ans plus tard montrent son évolution.

Il semble que la sublimation littéraire ait définitivement atténué chez lui une indéniable prédisposition psychotique. « Mon art d'écrivain, a-t-il écrit, serait un cytise à moitié chemin d'un gouffre ».

Sa recherche d'autrui et de lui-même fut vraiment inlassable et jamais il ne s'aliéna du monde des hommes. Son œuvre n'est même pas une œuvre d'imagination. Son Journal, sa correspondance, y tiennent la plus grande place. Ses romans sont en grande partie auto-biographiques. Souvent conscient de ses projections, il lui arrivait de se reconnaître brusquement dans les héros de ses poèmes historiques, Napoléon ou Louis XVII. Les « *Histoires Désobligeantes* »,

(1) Les intuitions de BLOY condensaient toutes les contradictions. Il se référait toujours à des schèmes d'analogie purement subjectifs.

(2) « *Le Désespéré* ».

inventions dans le goût de l'époque, forment l'exception : comme le dit l'Abbé STEINMANN : « il est surtout présent là où il le soupçonnait le moins, dans ces affreux récits d'inceste et de parricide ».

On voit affleurer librement les fantasmes dans ces horribles histoires et l'on devine alors quel rôle de protection jouait l'attachement au réel qui caractérise la plupart des écrits de BLOY, un réel qu'il se réservait, il est vrai, d'ombrer d'un peu de « poésie ».

L'angoisse de Léon BLOY fut démesurée, car elle s'apparentait à celle qui se cache derrière toute folie. Mais, il la soutint si bien qu'elle fit de lui un précurseur de la pensée moderne, que semblent préfigurer ces quelques lignes du grand écrivain :

« J'avais roulé pesamment et douloureusement cet accablant rocher de Sysippe par lequel l'enfantillage antique voulut sans doute symboliser l'épouvantable fardeau de la liberté humaine qui nous retombe incessamment sur le cœur ».

Vu, le Doyen :

BINET.

Vu, le Président :

J. DELAY.

Vu, le Recteur :

SARRAILH.

BIBLIOGRAPHIE

- J. BOLLERY — Léon BLOY (trois volumes). « Le Désespéré » de Léon BLOY.
Biblio-iconographie de Léon BLOY.
- S. FUMET — Mission de Léon BLOY.
- H. COLLEYE — L'Ame de Léon BLOY.
- A. BEGUIN — Léon BLOY, Mystique de la Douleur.
- J. STEINMANN — Léon BLOY.
- R. MARTINEAU — Léon BLOY, Souvenirs d'un ami. Autour de Léon BLOY.
- M.-J. LORY — La pensée religieuse de Léon BLOY.
- G. ROCAL — Léon BLOY et le Périgord.
- M. DUBOURG — Un aventurier périgourdin en Indochine, Georges BLOY ;
frère de Léon BLOY.
- P. CARTON — Un héraut de Dieu : Léon BLOY.
- Barbey d'AUREVILLY — Lettres à Léon BLOY.
- H.-M. GALLOT — Explication de J.-K. HUYSMANS.
- P. ARROU — Les logis de Léon BLOY.
- MERLEAU-PONTY — Structure du Comportement.
- JASPERS — Psychopathologie générale.
- J.-P. SARTRE — Questions de Méthode.
- J. DELAY — La jeunesse d'André GIDE (deux volumes).
- William JAMES — L'expérience Religieuse.
- BEAUDOUIN — Psychanalyse du symbole religieux.
- ODIER — Angoisse et Pensée magique.
- P. JANET — De l'Angoisse à l'Extase.
- HESNARD — L'Univers morbide de la Faute.
- GENIL-PERRIN — Les Paranoïaques.
- MONTASSUT — La Constitution Paranoïaque.
- J. LACAN — De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité.
- H. EY — Groupe des Psychoses paranoïaques (Conférence Sainte-Anne, 1951).
- G. VERDEAUX — La paranoïa de compensation.
- J. DUBLINEAU — L'enfant paranoïaque (Semaine des Hôpitaux de Paris, 31 octobre 1932).
- J. BARANDE — La paranoïa. Histoire et conceptions actuelles.
- FENICHEL O. — La théorie psychanalytique des Névroses.
- FREUD S. — Sur quelques mécanismes névrotiques des névroses dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité.
- JONES E. — Anal erotic character traits. In Papers on Psycho-analysis.
- DELAY J. et TALAYRAC M. — Paranoïa de compensation. (Annales Médico-psychologiques, communication du 25 janvier 1943).
- MICHAUX L. et Mlle WILLAUMEY — Dissociation de l'induction et de la direction délirantes. (Communication au Congrès des Aliénistes des pays de langue française, Nice 1955).
- LEBOVICI S. et DIATKINE R. — Etude des fantasmes chez l'enfant. (Revue Française de Psychanalyse, 1954).
- NACHT S. — Le Masochisme.
- STEIN C. — Inversion sado-masochique du complexe d'Oedipe et relation d'objet paranoïaque. (Revue Française de Psychanalyse, 1960).
- DELAY J., DENIKER, PICHOT P., Mlle LEMPERIERE SADOUM — Considérations sur les délires à deux et à plusieurs. (Communication au Congrès des Aliénistes, Nice, 1955).

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	11
L'ENFANCE A PÉRIGUEUX	13
« LE JOURNAL D'ENFANCE »	19
DE LA JEUNESSE A LA MATURITÉ	43
LE DÉLIRE A TROIS	55
LE DÉSESPÉRÉ	65
CONCLUSION	71
BIBLIOGRAPHIE	73

Grande
Imprimerie Nouvelle
Montluçon

